

LE LAVANDOU



L'ÉPOPÉE
DES COMMANDOS
D'AFRIQUE
LIBÉRATEURS
DU LAVANDOU
1943-1945

Jean-Patrick et Olivier André

**L'ÉPOPÉE
DES COMMANDOS
D'AFRIQUE
LIBÉRATEURS
DU LAVANDOU
1943-1945**

Jean-Patrick et Olivier André

Le mot du Maire

Voilà 70 ans, les Commandos d'Afrique débarquaient en fer de lance de l'opération "Dragoon" et libéraient Le Lavandou.

De l'exploit que ces hommes accomplirent dans la nuit du 15 août 1944 pour neutraliser les redoutables batteries côtières du Cap Nègre, nous conservons l'admiration pour les intrépides soldats qui réalisèrent ce fait d'armes avec un courage prodigieux et une réussite spectaculaire.

Depuis la libération du Lavandou, nous entretenons au fil des générations une gratitude intacte, au travers des commémorations qui, chaque année, nous permettent de nous incliner à la mémoire de tous ceux qui sacrifièrent ici leurs jeunes vies pour nous permettre de recouvrir la liberté, et en témoignage de reconnaissance pour les rares survivants qui se retrouvent sur notre Commune, afin de célébrer les exploits de leur unité d'élite.

Au fil des ans, les rangs de ces soldats d'exception, drapeaux vivants du débarquement de Provence et de la libération se sont clairsemés. Pourtant, la vénération que leur porte la population Lavandouraine, autant que les liens d'affection qui se sont tissés avec leurs familles, ont fait entrer dans la légende et dans l'Histoire du Lavandou, ces hautes figures du "cirque Bouvet", dont la mémoire vivante continuera d'exercer une magnifique fascination sur les générations futures.

Ici, les Commandos d'Afrique sont debout dans la gloire de leurs vingt ans - pour toujours.

GIL BERNARDI



Médecin-lieutenant Jean Piancke (DR)



Exemple de tenue portée au combat par les Commandos d'Afrique dans les Vosges (reconstitution)

Il nous est apparu important, lors de la réalisation de cet ouvrage sur le Groupe de Commandos d'Afrique, de donner au lecteur à la fois les informations historiques fiables émanant des témoignages oraux ou écrits que nous avons recueillis et lui montrer en parallèle, les équipements qui furent utilisés par ces soldats venus d'horizons des plus divers, mais rassemblés en Afrique du Nord sous la même bannière et animés d'une une même foi ; combattre, et s'il le fallait, mourir pour la France.

Nous sommes convaincus que l'histoire trouve tout son sens lorsque la collecte des mémoires s'enrichit de celle des équipements, témoins silencieux, mais ô combien évocateurs de ce que vécurent ces hommes au quotidien.

Bien évidemment, tout n'a pas pu être écrit, et tout n'a pas pu être montré non plus. Mais nous avons tenté, à l'aide des photos d'archives et des équipements militaires, tous originaux, de faire traverser à la silhouette des commandos d'Afrique ces soixante-dix années qui nous séparent de leurs exploits accomplis depuis Pianosa jusqu'au lac de Constance.

En quelque sorte, c'est la visite anticipée d'un futur mémorial des Commandos d'Afrique que nous proposons au lecteur dans le présent ouvrage. Notre travail de reconstitution pour servir l'histoire, se veut rigoureux et chaque silhouette en couleur reproduit fidèlement celle d'un, voire de plusieurs Commandos d'Afrique en un lieu donné, à une époque donnée.

Ainsi, au fil des pages, le lecteur pourra se familiariser avec les équipements et l'armement américains dont ont été dotés les Commandos dès 1943.

Si cet ouvrage peut contribuer, même de façon modeste, à transmettre la mémoire des Commandos d'Afrique, nous estimions avoir atteint notre but. Cela serait toute notre fierté, le témoignage de notre indéfectible amitié, de notre admiration et de notre reconnaissance éternelle à ces hommes venus de l'autre bout de la Méditerranée combattre pour notre liberté.

Les auteurs



Défilé des premiers engagés volontaires du groupe de Commandos d'Afrique à Alger. L'équipement est entièrement américain à l'exception de la coiffure qui demeure française. (DR)

■ Le mot du Maire	3
■ Avant-propos	5
■ De Staouéli à L'Île d'Elbe 1943-1944	9
■ La Terre de France, opération "Dragoon"	23
■ Libérez Toulon !	39
■ Des Vosges au lac de Constance	51

Chapitre 1

De Staouéli à L'île d'Elbe 1943-1944

Le fanion du Groupe de Commandos d'Afrique flotte dans la brise légère qui s'est levée ce matin de décembre 1943 sur la plage de Sidi-Ferruch, à quelques kilomètres à l'Ouest d'Alger.
Le commandant Bouvet vient de présenter aux hommes du 1^{er} Commando qui sont impeccablement alignés, l'emblème qui sera le leur et qu'ils devront suivre jusqu'à la victoire finale.

C'est une étonnante aventure qui débute ce 13 juillet 1943 à Alger, lorsque le général Goislard de Monsabert prend connaissance d'une note qui lui est adressée par le général Alphonse Juin et qui est rédigée ainsi :

*La présente note sera lue à trois rapports consécutifs dans toutes les unités de Corps Franc d'Afrique.
 Aux divers échelons de la hiérarchie, chaque chef sera personnellement responsable de l'exécution de cette prescription :*

*Note
 Les éléments de la Brigade du Corps Franc qui opteront conformément à la déclaration du 9 juillet pour les Forces françaises d'Afrique du Nord et d'AOF seront constitués en "Commandos".*

Ces "Commandos" seront rattachés à la 3^e DIA sous les ordres du général de Monsabert.

Les unités de Commandos seront équipées et mises sur pied avec la même urgence que la 3^e DIA qui fait partie du 1^{er} corps de débarquement.

Les Officiers et hommes de troupe du Corps Franc d'Afrique opteront individuellement

- Soit pour servir dans les Forces françaises libres*
- Soit pour les unités de Commandos à créer auprès de la 3^e Division algérienne.*

Signé : Juin

Au printemps, la campagne de Tunisie s'est achevée le 13 mai par la capitulation des forces de l'Axe. Les éléments du Corps Franc d'Afrique créé sous l'impulsion du général Giraud et

commandés depuis le 8 février par le général Magnan ont pris part aux côtés des Britanniques du 5^e Corps, puis des Américains du 2^e Corps, aux combats contre les Allemands de l'Afrikakorps et leurs alliés italiens dans la partie Nord de la Tunisie. Les hommes du 1^{er} bataillon qui commande le chef de bataillon Georges-Regis Bouvet ont même été les premiers à pénétrer dans la base navale de Bizerte le 8 mai à l'aube.





Bizerte, le 8 mai 1943. Après la prise du fort d'Espagne, le commandant Bouvet, qui commande le 1^{er} bataillon du CFA, hisse le drapeau tricolore, après que celui, à croix gammée, fut mis à bas. (Commandos d'Afrique, DR)

Après la campagne de Tunisie, le Corps Franc d'Afrique se regroupe en Grande Kabylie dans la région montagneuse du secteur compris entre Bouria, le refuge de Tikjda et Sidi Aïch. Ce regroupement devait déboucher sur la formation d'une brigade indépendante forte de six bataillons d'infanterie dont trois formés de volontaires yougoslaves, espagnols et marocains. Parmi cette troupe hétéroclite, dont les uniformes et l'armement sont aussi variés que les ethnies qui la composent, il y a, selon l'aveu même du commandant Bouvet, de très bons éléments, de moins bons, mais aussi de très mauvaises recrues. Une organisation rapide et un sévère entraînement lui paraissent indispensables pour parvenir à former une unité cohérente.

Mais le 26 juillet, la dissolution du C.F.A. est prononcée.

Le 11 août, le général Giraud signe la décision n°1-257 MG/1 qui officialise la création du Groupe de Commandos d'Afrique, création rétroactive prenant effet le 26 juillet.

Depuis "l'Opération Torch" en novembre 1942 et le ralliement des troupes françaises d'Afrique du Nord qui lui fait suite, une rivalité s'est établie entre les forces "giraudistes" principalement constituées par le C.F.A. et celles de la France Libre qui ne se reconnaissent qu'en la personne du général de Gaulle. "L'option" que contenait la note du général Juin quant au choix laissé à chacun des anciens du C.F.A. entre les F.F.L. ou les Commandos en était la meilleure illustration.

La tentative de Roosevelt d'installer à la tête des forces de l'Empire français le général Henri Giraud, qu'il considérait comme plus modéré et donc plus malléable, fut un échec. En

dépit de l'appui des Américains, il fut rapidement supplanté par de Gaulle dont la stature politique lui était infiniment supérieure.

À la fin de septembre, le Groupe de Commandos d'Afrique s'installe à Staouéli, un petit bourg d'un peu moins de 3 000 habitants, situé sur le littoral à une trentaine de kilomètres à l'Ouest d'Alger. Ils vont percevoir des uniformes, des armes, des véhicules et des équipements américains qu'ils vont chercher au dépôt d'Oujda. Par ailleurs, ils occupent les installations laissées vacantes par les Chocs de Gambiez, qui ont embarqué pour prendre part aux opérations de libération de la Corse. À Staouéli débute le rude entraînement aux opérations amphibies à bord de rubber-boats, manœuvrés à la pagaille par une dizaine d'hommes. Une formation parachutiste est également dispensée à tous les engagés volontaires.

Les commandos n'étaient pas une troupe d'enfants de chœur, la proximité de la petite ville avec ses tentations multiples est une véritable préoccupation pour Bouvet, qui n'hésite pas à multiplier les exercices de nuit pour tenter de limiter les incursions urbaines de ses hommes ; souvent en vain.

En décembre, l'entraînement sévère porte ses premiers fruits.

Au sein du Groupe règne un esprit de corps qui va trouver toute sa grandeur lorsque les commandos, qui sont à présent équipés d'uniformes, d'armes et de matériels fournis par les USA, vont recevoir des mains de leur chef de corps l'emblème de soie bleu de nuit dont l'avers comporte l'inscription "Commandos d'Afrique" brodée d'or au-dessus d'une grenade et d'un croissant brodés en fil rouge où est inscrit "Bizerte". Le revers, sur fond de France brodé en fil blanc, présente une nef rouge stylisée en forme de croissant portant la devise choisie par son chef : "Sans pitié", sa voile latine rouge est ornée d'une étoile chrétienne verte.

Premier emblème du Groupe de Commandos d'Afrique, au revers duquel ont été successivement brodés les noms des combats auxquels le Groupe a pris part. À l'origine, lors de la remise de l'emblème à Staouéli, seule "Bizerte", bataille gagnée par le Corps Franc d'Afrique qui avait fourni par ailleurs les premiers engagés volontaires des Commandos d'Afrique, figurait bordée en cannetille dorée sur le croissant sous la grenade. (Commandos d'Afrique DR)



La sélection des commandos a été rigoureuse et n'a retenu que 700 hommes parmi les plus endurants des 2 000 candidats. Ces mêmes hommes ont suivi un entraînement continu aux techniques de combat. Dur et violent, cet entraînement a éliminé impitoyablement tous ceux qui n'avaient pas l'étoffe d'un commando. Les officiers commandant les quatre commandos sont tous des officiers issus de l'armée d'active. Le commandant Bouvet, en remettant le fanion à sa troupe voit dans cet acte un symbole fort de cohésion, et nécessaire à animer un véritable esprit de corps au sein du groupe. Il sera un chef de grande valeur, très attaché à ses commandos. Le Groupe de Commandos d'Afrique, bigarré, à la discipline parfois "marginale", est surnommé le "Girou Bouvet". Il n'en demeure pas moins une troupe dont l'homogénéité se modèle chaque jour davantage et qui ne tardera pas à montrer son incontestable valeur au combat.

Chef de bataillon des Commandos d'Afrique décembre 1943

Bien que les commandos aient perçu des uniformes et un équipement américains, c'est un ensemble de *Battle Dress pattern* 37 britannique que porte souvent le commandant Bouvet - par ailleurs inséparable de sa canne - lors de la constitution du Groupe de Commandos d'Afrique. Le bonnet de police modèle 1918 en drap bleu comporte, sur le devant de la coiffe, les quatre chevrons de grade réalisés en soutache de fil doré. L'insigne du Corps Franc d'Afrique, dont une partie des effectifs du Groupe de Commandos d'Afrique est issue, a été vu sur photographie d'archives, épingle sur l'avant du bandoulière à gauche. Le commandant, puis lieutenant-colonel Bouvet portera cet insigne sur son bonnet de police en drap bleu foncé jusqu'à la fin des hostilités. Au combat, lors des

différentes campagnes et "coups de main" qui vont condonner les commandos d'Afrique de l'île Planaud jusqu'au bord du lac de Constance. Bouvet ne se sépare pas de son casque français modèle 1935 des troupes motosées, dont la rondeur a été retirée. Ce même casque qui, selon les témoignages est principalement confié à la création du Groupe par les hommes des 1^e et 2^e Commandos dotera uniformément le Groupe de Commandos d'Afrique à l'automne 1944, peu avant les opérations dans les Vosges. Fourmies par les Américains, les bretelles de suspension en coton tissé modèle 1936 renforcent le ceinturon du même millésime auquel est accrochée sur le côté gauche une pochette à pince-savon à panssement modèle 1942.

Les pattes d'épaule du blouson de Battle Dress comportent des passants en drap kaki galonnés d'or, identifiant le grade de chef de bataillon. Le pantalon de Battle Dress assorti comporte la grande poche caractéristique, cousue sur le devant de la cuisse gauche, ainsi que celle à panssement, à droite sous la taille. L'armement individuel est un pistolet automatique Colt M1911 A1 porté au ceinturon, à droite, dans son étui de cuir fauve modèle 1916. Le pistolet-mitrailleur Thompson M1 A1 entre très largement dans la dotation du Groupe de Commandos d'Afrique, ce qui n'empêche nullement, comme

Le chef de bataillon Bouvet (6/3/1902 - 6/10/1970) créateur et commandant le Groupe de Commandos d'Afrique. Promu général le 1^{er} décembre 1955, le général Bouvet était Grand Officier de la Légion d'Honneur, Médaillé de la Résistance. Illustration de 4 citations dont 4 à l'ordre de l'Armée et de la Silver Star américaine. (Commandos d'Afrique, DR)



le montrent quelques photographies d'archives, la présence d'armes de prise : c'est un pistolet mitrailleur MP 40 qui est ici porté breveté à l'épaule droite par le commandant Bouvet qui utilise également un pistolet-émitteur Sten 9 mm. L'ensemble de Battle Dress sera porté jusqu'à la fin de la guerre par le commandant, puis lieutenant-colonel Bouvet.



Insigne du C.P.A. inspiré du bas-relief du sculpteur Ruote "Le Départ". Il représente un arc de triomphe avec l'étoile et symbolise le départ des volontaires de 1932. La gâche de la guerre, dominant le groupe, appelle les Français aux armes. Cette figure est souvent considérée comme la personnalisation de "La Marseillaise". Fabriqué initialement par M. Grasset à Alger. Il existe d'autres versions produites en Afrique du Nord par des bijoutiers, plus ou moins.



Le Lieutenant-colonel Georges Régis Bouvet, tenant l'insigne du Groupe de Commandos d'Afrique qu'il a créé et qui a assuré au cours de toutes les campagnes auxquelles le Groupe a pris part depuis l'Afrique du Nord jusqu'en Allemagne. L'insigne du C.P.A. est aperçu à gauche sur le devant du bandoulière du bonnet de police en drap bleu foncé, le phalène à été prise le 14 juillet 1945 (Commandos d'Afrique DR)



Chef de bataillon Bouvet confié de son bonnet de police en drap bleu foncé. Croisé par un dessinateur anonyme qui a sans doute voulu illustrer les fameux "coups de mètrot" du patron des Commandos d'Afrique lorsqu'il était contrarié (DR)



Djedda, 1943. officiers du Groupe de Commandos d'Afrique. De gauche à droite : Cdt Régis; cap Ducourneau; s/n Brachez; cap Roumy; ass. Goumeraneff (tout à fait derrière en casque bleu foncé); lt Bonnard (en casque gris); lt Aquilina; cdt Bouvet (casque à la main); lt Révère (en casque bleu foncé avec grade sur la cravate); lt Bordin (en képi avec gants dans la main gauche); lt Gerber (tout à fait à droite), (coll. Commandos d'Afrique)



Alger 1943. La Groupe de Commandos d'Afrique défile. Section de reconnaissance du lieutenant Gaudin (à droite). (coll. Commandos d'Afrique)



Alger 1943. Défilé du Groupe de Commandos d'Afrique. (coll. Commandos d'Afrique)

La totalité du Groupe de Commandos d'Afrique va embarquer le 29 décembre 1943 à bord de deux navires de transport, le Ville d'Ajaccio et le Margot pour rejoindre la Corse qui a été libérée au début du mois d'octobre, après trois semaines de combats, par les Chocs du colonel Gamby. Les véhicules tous américains, qui constituent les moyens motorisés du groupe sont également embarqués sur le Frith of Forth, un narre de la Royal Navy. Une centaine de jeeps, 6 jeeps amphibies, une quinzaine de GMC et 10 Dodge font partie du convoi qui, durant quatre jours va affronter une violente tempête comme on en rencontre parfois en Méditerranée. Le 3 janvier 1944 le convoi est en vue dans la baie d'Ajaccio. Les commandos, après avoir été ballottés dans tous les sens durant la traversée, éprouvent une réelle volupté lorsqu'ils posent enfin le pied sur le quai du port d'Ajaccio.



Itinéraire maritime suivi entre le 29/12/1943 et le 3/01/1944 par les navires transportant le Groupe de Commandos d'Afrique et leurs véhicules depuis Stoué en Algérie jusqu'à Ajaccio en Corse

Après deux semaines passées dans la ville natale d'Empereur, les commandos rejoignent à bord de leurs véhicules la zone de cantonnement qui leur a été dévolue à Saint-Florent, petit port qui joue au fond du golfe de Saint-Florent et chef-lieu de canton d'un millier d'habitants, située à 21 kilomètres de Bastia. Parti tout au matin du 17 janvier, le convoi emprunte la route qui s'enfonce par la vallée de la Gravone dans les hautes montagnes de Corse. À cette époque de l'année la neige et les pluies verglaçantes sont fréquentes dans ces contreforts montagneux de Haute-Corse. Après avoir traversé Bozio-golo, Corte et Bicchisano la longue colonne de véhicules atteint Saint-Florent : à la tombée de la nuit, cent soixante-dix kilomètres ont été parcourus dans la journée.



La Corse, première étape de l'opération du Groupe de Commandos d'Afrique. En rouge : l'itinéraire suivi par le convoi entre Ajaccio et St-Florent, ainsi que les différents lieux de cantonnement du Groupe.

L'installation du Groupe à Saint-Florent va se effectuer de façon rudimentaire. Sous les guinguettes montées dans les champs alentour, les hommes n'ont aucun confort, mais il impore toujours à Bouvet que ses commandos soient éloignés des tentations qu'offre la proximité d'une ville aussi, à ce point de vue Saint-Florent est le meilleur endroit qui soit. A compter de cette époque l'entraînement intensif va se poursuivre sur terre comme sur mer. Ces exercices, dont les tirs se font souvent à

balles réelles, sont destinés à vaincre la crainte, à donner aux hommes une bonne appréciation de leur environnement de combat. Le close-combat fait également partie de l'entraînement tout comme les longues marches de nuit en terrain inconnu. Il y a également des épreuves chronométrées : monté à la corde à la force des bras, port de singe ou tyrolienne, descente en rappel, franchissement des réseaux de barbelés placés à seulement 25 cm du sol, sol sur lequel il faut ramper pendant une cinquantaine de mètres avant de franchir une palissade en planches lisses de 250 cm de haut, échapper ensuite à une lance de grenade, plonger dans feu d'artifice pour passer sur la berge opposée, escalade d'une paroi rocheuse abrupte, et enfin tir sur des silhouettes-cibles.

En plus des épreuves physiques, les commandos sont formés à l'emploi des explosifs et doivent être capables de sonder de nuit à la recherche d'un objectif à détruire. En général l'objectif est gardé et c'est dans ces circonstances que le nom de "Commando" prend toute sa signification.

Après un mois de ce régime, les commandos, qui ont également reçu l'aide d'instructeurs du Commando n° 9 britannique - spécialistes de haut niveau, ont parfaitement leurs techniques de close-combat et de tir instinctif. Ils sont également devenus familiers des méthodes d'infiltration, qui doivent en faire les maîtres du "coup de main". Il ne leur faudra plus attendre longtemps pour avoir à se mesurer à l'adversaire, bien redouté, car une opération est en phase préparatoire, l'objectif est l'île Pianosa.

"Coup de main" sur Pianosa

Située à 12 milles nautiques au Sud-Ouest de l'île d'Elbe, dans la mer Tyrrhénienne, la petite île Pianosa où vivent un millier d'insulaires, pêcheurs pour la plupart, va constituer une excellente entrée en matière pour les commandos d'Afrique, dont l'essentiel de la mission est de "cratérer" la garnison allemande qui en occupe l'île et tient, à propos des renseignements obtenus, ses quartiers dans une caserne située à proximité du village de Pianosa.

Bien que située non loin de l'île d'Elbe et reliée à elle par un câble sous-marin, l'importance stratégique de Pianosa paraît modeste, d'autant que la garnison allemande ne se serait construite, selon le 2^e Bureau, que devant 120 hommes placés sous les ordres d'un Oberleutnant. Il s'agit donc plutôt d'une "tête en bouche", un moyen efficace de calmer l'impatience des hommes de Bouvet qui n'attendent rien d'autre que le moment où ils vont pouvoir enfin réellement entrer en action et détrousser avec l'ennemi.

Île Pianosa, qui regroupe plusieurs peninsules ou sont détenus des prisonniers politiques ou de droit commun, épouse globalement la forme d'un triangle rentré dont le sommet nord se prolonge en une sorte de presqu'île jusqu'à la Punta del Marchese. Le village de Pianosa se trouve sur la côte Est. L'île plonge directement dans la mer en une falaise

irrégulière d'une vingtaine de mètres de hauteur. Seul le Golfo della Foce au Nord-Ouest, offre une côte un peu moins élevée avec des zones de plages qui s'enfoncent en pente douce dans la mer Tyrrhénienne.



Île Pianosa à 12 milles nautiques au Sud-Ouest de l'île d'Elbe.

C'est le 12 février que le commandant Bouvet a été informé par le général Henri Martin, chef du 1^{er} Corps d'armée, de la prochaine mission dévolue à ses commandos.

Depuis le débarquement américain d'Anzio, la progression des troupes alliées est momentanément interrompue. En Italie, il apparaît donc nécessaire au commandement allié de réussir quelques opérations parallèles, destinées à perturber les communications de l'adversaire en y ajoutant l'effet que produira la perte de terrains chez l'ennemi. En cela Pianosa est une première cible idéale qui offre en outre l'avantage d'être proche de la côte italienne et d'être sur la route des convois maritimes allemands. Mais Bouvet ne s'y trompe pas, il ne s'agit nullement d'une excursion, encore moins d'une promenade de santé ! Même si ses commandos vont bénéficier de l'unité et donc de l'effet de surprise, les soldats Allemands ne sont pas des manchots et aucun combat n'est gagné d'avance. De leur côté, les Allemands ne sont pas en reste et ont déjà employé des commandos pour libérer quelques-uns de leurs soldats retournés à Bastia.

La mission sur Pianosa revient aux hommes du 2^e Commando que commande le capitaine d'Armagnac de Castanet. Le commandant Bouvet et les 138 hommes qui forment le 2^e Commando embarquent au soir du 18 février à bord de deux chasseurs de sous-marins portant les numéros 51 et 52.

Comme de règle chez les commandos, seul le commandant Bouvet connaît l'objectif de la mission. La veille de l'opération, les officiers du 2^e Commando ont été informés de la teneur de la mission qui allait leur être confiée tout en ignorant la destination finale. Les hommes quant à eux ne sont mis au courant que peu de temps avant qu'ils ne montent à bord des deux chasseurs de sous-marins qui, quittant le port de Bastia à la nuit tombée, mettent le cap Est-Sud-Est et gagnent le large. Les quarante milles nautiques qui séparent Bastia de Pianosa devraient être couverts en trois heures et demi par les deux chasseurs de sous-marins qui sont escortés par des vedettes rapides britanniques et américaines.

La mission des hommes de Bouvet est claire, après avoir débarqué dans le secteur de Cala della Ruta, ils devront rapidement se diriger vers la caserne de Pianosa afin de neutraliser la garnison allemande. Une fois cette opération menée à bien ils devront, si l'alerte n'a pas été donnée et si les éléments le permettent, détruire la liaison téléphonique avec l'île d'Elbe en prenant pour objectif le bureau de poste. L'opération doit impérativement être terminée avant le lever du soleil : le débarquement étant prévu à 4h30 demain délai. C'est dans ce sens que Bouvet donne ses dernières instructions au capitaine d'Armagnac de Castanet.

Secoués par une forte houle, vers 22h30 les chasseurs de sous-marins qui sont en vue de la côte Sud-Ouest de Pianosa mettent en panne. Un rubis boat de reconnaissance est mis à l'eau, quatre hommes prennent place à son bord et emportent leurs pagases afin de gagner la côte en silence. Le vent souffle rendant la progression du canot en catoubouché difficile. Au large, les hommes du 2^e Commando et leurs officiers prennent place à leur tour dans les six rubber boats qui doivent les amener au point de débarquement. Attachés les uns aux autres par un bout, afin qu'ils demeurent ensemble, chaque embarcation emporte vingt hommes aux visages noircis, entièrement équipés et bien armés qui attendent à proximité du 51 serrant la nuit noire pour détecter la lumière verte du signal émis par les hommes de la reconnaissance. Dans quelques minutes, il sera 23h. Les hommes, pagas en mains sont prêts. Le vent et la houle redoublent de vigueur, rendant difficile le maintien des embarcations à proximité du 51. Vers 23h30, le signal vert apparaît enfin et les hommes se mettent à pagayer contre le vent et le fort courant qui tend à les entraîner vers le large. Au bout d'une heure et demie de vains efforts, il apparaît au commandant Bouvet que les hommes sont très époussetés et que la mission est sérieusement compromise. Il restera malgré tout plus possible de respecter les délais impartis à l'action des commandos. Le risque devient d'autant plus grand qu'avec le lever du jour, les chasseurs de sous-marins pourraient devenir des cibles faciles pour deux torpilleurs allemands dont un sur qui ils croisent régulièrement dans les parages. La décision d'ajourer l'opération tombe. Après avoir récupéré les quatre éclaireurs, les chasseurs de sous-marins 51 et 52 mettent le cap Ouest-Nord-Ouest en direction de la Corse ; il est 3h.

La première tentative de débarquement sur Pianosa a donc échoué à cause de l'imprévisible humeur des éléments naturels. Bouvet et ses hommes ainsi que les mariniers qui les ramènent à Bastia éprouvent de nombreux peines, certains y vont même avec un signe du destin, la déception est grande pour tous ces hommes. Mais l'opération n'est pas abandonnée pour cela, elle est tout simplement remise à plus tard. Bouvet et le général Henri Martin convaincu donc d'une nouvelle préparation des hommes, toujours dans le plus grand secret. L'entraînement reprend donc, non seulement pour le 2^e Commando, mais pour la totalité des commandos



Chapítulo de introducción auxiliares Básicos

Le 16 mars, alors que la nuit va bientôt tomber, Bouret et le capitaine de frégate Senot, patron du Groupe Naval d'assaut de Corse chargé du transport des commandos vers l'Annona, décollent, après que Bouret ait eu l'approbation du général Henri Martin, de prendre la mer à bord d'une vedette rapide italienne, la MAS 545 et de se rendre au point de débarquement de *Cola della Rita*. L'opération de reconnaissance se déroule sans incident, ong homines, dont le commandant Bouret et le capitaine de frégate Senot accostent en rubis beat à *Cola della Rita*. Bourguignon accompagne Bouret dans l'escalade des parcs rocheux qui forment la crique de *Cola della Rita*. Très rapidement, la reconnaissance des abords immédiats ayant été opérée, les hommes rembarquent sur la vedette, celle qui met cap au sud pour un débarquement de Bortigas.

Le 17 mars, le commandant Bouvet informe le capitaine d'Artagnac que l'opération sur Pauvois est prévu pour le lendemain. Même Commando mais effectué à 70 hommes, davantage d'explosifs, mais un seul mortier de 81 appartenant à la section de mortiers du Commando d'accompagnement. Bouvet indique également au commandant du 2^e Commando que les débus en accent avec le général Henri Martin, qui est allongé, l'attaque de la garnison allemande, était prévu pour 3h le rembarquement est possible jusqu'à 7h. Seulement trois kilomètres séparent la crique de *Cala della Riva* et Pamoso qu'il laisse aux commandos du temps pour accomplir leur mission et rentrer à destruction des installations.

Le 18 mars, les commandos embarquent à nouveau sur les chasseurs 51 et 52, il est un peu plus de 17 h. Les visages sont tendus, le silence règne à bord. Une fois en mer, les vibrations et le mugissement continu des machines soul accompagnent les

les hommes au-dessus des profondeurs que la nuit recouvre déjà d'un épais manteau noir. Les dernières petites lumières de Basta disparaissent à leur tour dans le lointain. La *Gala della Riva* est atteinte un peu après 22h. Un premier rubis huit est mis à l'eau. Le commandant Bouvet, le capitaine de frégate Sénét et le lieutenant de vaisseau Laure y prennent place en compagnie des seconds maitres Brézellec et Hug et du quartier maître Heard. Ce sont eux qui vont assurer la mission de reconnaissance et donner depuis là clôture au signal aux autres membres du Commando. L'état de la mer et les conditions météorologiques n'ont rien de commun avec celles connues lors de la première tentative de débarquement. Tout le rubis huit charge des hommes du capitaine d'Ambrague lorsque survient une grêle intense.

Il est juste 23h lorsque les officiers et les hommes, après avoir escaladé les roches de la crête, se rassemblent devant Bourg qui donne ses dernières instructions tandis qu'un détachement de protection, comprenant le monteur US de 81 mm² et ses servants prend en charge la surveillance de la crête et de ses abords immédiats. Le capitaine d'Annigrac et ses hommes se mettent en marche en direction du village de Plancoët. L'opération va être menée tambour battant. La caserne où un civil italien sort un peu rapidement de chez lui par les commandos va dégénérer, est attaquée. Tout d'abord le planton est abattu puis des charges de TNT sont placées sous le mur sud qui vole en éclats, creant une importante brèche. L'effet de surprise passe à plein. Les occupants sont très brûlablement de leur premier contact. Il y a, semble-t-il, des Allemands et des Italiens. Ces derniers tentent de résister mais quelques grenades et un tir de roquette bien aplasté dans une fenêtre ramènent les occupants à l'assaut.

Un autre détachement de commandos auquel se sont joints quelques Rangers américains, aux ordres du lieutenant Besnier, attaque le sanatorium transformé en pénitencier et située à proximité du champ d'aviation. Il est occupé par une poignée d'Italiens qui se rendent sans opposer de résistance. Par radio, les détachements rendent compte à Bouret de leur action et du nombre de prisonniers. Le compte n'y est pas, un rappel calculé indique que des Allemands sont dans la nature. Au même moment, des obus de mortier tombent sur la plage du *Golfo della Botte*. Les explosions et les tirs subis par la caserne ont été entendus sur toute île, mettant en alerte les Allemands qui effectuent donc méthodiquement des tirs sur le seul point de débarquement qui leur semble possible. Bouret en rit, et se moqua du «système allemand», car aucun de ses hommes n'a mis les pieds dans ce secteur.¹ Lorsque le capitaine d'Ambracian rejoint la *Cala della Riva* avec ses hommes et les prisonniers, Bouret interroge le commandant du 2^e Commando au sujet des prisonniers

qui semblent tous allemands. D'Armagnac confirme, selon les aveux même des prisonniers, tous allemands que les Allemands se seraient retrouvés avec leurs armes lourdes, mortiers et au moins un canon de 57 cm ou de 75 cm. Il apparaît donc au commandant Bouet que tenter de sauter à la front aux Allemands avec l'armement léger que ses commandos ont emporté est hors de question. Il décide donc de ramener tout le monde, les 21 prisonniers compris à Bastia. L'opération sur Panosa est donc une succès, même si la garnison allemande n'a pas été réduite, comme le prévoit le plan d'attaque initial.

Qu'importe, ce "coup de main" sur Phanosa a créé un sentiment d'insecurité chez l'adversaire et la caserne en partie détruite n'est plus utilisable. Plus important encore, les commandos ne comprennent qu'un blessé et ont acquis un moral dacier, convaincus à présent, tout comme leur chef, qu'ils sont les meilleurs.



Section de mortiers de 81 mm du Commando d'accompagnement commandée par le sous-lieutenant Ducay, débou sur centre devant ses hommes. M Pierre Velach est debout à l'extrême gauche de la photo, à l'emplacement marqué d'une croix. Derrière le sous-lieutenant Ducay se tient le sergent-chef Maurice Révérard (Commandant C. Alphonse DR)



Ce sous-officier du 3^e Commando, à l'entraînement, a noirci son visage et revêtu la chemise américaine en flanelle avec le pantalon en serge de tente Olive Drab.

Goffe d'une Beanie, sorte de casquette à visière courue en laine tricotée, il est armé d'un pistolet mitrailleur Thompson M1A1 et d'un pistolet automatique modèle 1911, tous deux de calibre

45 Les équipements sont également américains : ceinturon modèle 1936 en coton filé, auquel sont suspendus un coudeau de combat M35 dans son fourreau en cuir M46, l'étau en cuir fauve servant à la poignée et la pochette à passepoil M1934. Aux bretelles de suspension M1936 est accrochée dans le dos une mousette M486 en forme toile imperméabilisée contenant du matériel de destruction.

Les relations avec la population corse qui, au début de l'installation des commandos avaient été un peu distantes, sont à présent cordiales et les commandos ont été salués par les autorités



Sous-officier
du Groupe de Commandos d'Afrique.
Corse mai 1944

1 / Témoignage de M. Pierre Velich (section de soutien du Commando)



Corse 1944

Les commandos à l'entraînement. Exercice d'escalade d'une falaise à l'aide d'échelles en corde. Remarquez le pistolet-mitrailleur Sten porté dans le dos du commando grimpant à l'échelle de corde à droite : le visage, noirâtre des commandos et le port de la moustache US modèle 1936 pour le troisième commando en partant de la gauche, directement sangleé au ceinturon modèle 1933. Tous sont coiffés de la Beret. Certains portent des guêtres britanniques (premier commando à gauche sur la photo). Le deuxième commando quant à lui est armé d'une carabine US M1 et d'un pistolet automatique modèle 1911 A1 calibre .45 (coll. Commandos d'Afrique).

À quelques temps de la début avril, le commandant Bouvet est convoqué par le général Henri Martin commandant le 1er Corps d'armée. L'infomme que le Groupe de Commandos d'Afrique est mis à la disposition de la 9e D.I.C. du général Magrani, ancien commandant du Corps franc d'Afrique, et que Bouvet connaît bien pour avoir servi sous ses ordres au C.F.A. Le général Henri Martin lui expose également le point de vue du haut commandement allemand quant aux opérations qui se déroulent en Italie, où la 5th U.S. Arm. et la 5th British Army pètent. L'idée est donc de faire poser une menace sur le flanc droit des deux armées dont dispose le Generalfeldmarschall Kesselring pour assurer le maintien d'un front en Italie. Il s'agit donc de la mise sur pied prochaine d'une opération ayant pour objectif l'île d'Elbe.

L'Île d'Elbe

La topographie de l'île d'Elbe la désigne comme une île montagneuse, séparée d'Italie dans sa partie Nord Est par un bras de mer de 6 milles nautiques qui s'étend vers le Sud pour atteindre 19 milles à son extrême. La population d'un peu moins de 30 000 habitants est tournée essentiellement vers la pêche au thon et à la sardine. Les Elbottis aident également à la culture de la vigne et l'exploitation de mines de fer. Le chef-lieu est Portoferraio, dans la partie Nord de l'île. Plusieurs sommets dominent les plaines côtières, le point culminant étant le Monte Capanne relevant à 1 019 m d'altitude.

Le commandant Bouvet se rend auprès du général Magrani afin de se mettre à sa disposition, conformément aux ordres reçus. Ayant déjà pensé à une opération sur l'île d'Elbe, Bouvet n'est pas surpris outre mesure par le projet. En revanche, il réduira une peu la fraction de ses commandos lorsqu'ils apprendront que l'objectif n'est pas la France. La rencontre avec le général Magrani est très cordiale. Après avoir évoqué les souvenirs communs de la campagne de Tunisie, celui-ci lui indique également que, pour cette opération, le Groupe de Commandos d'Afrique va être rattaché au 13^e R.T.S. du colonel Chretien.

Quelques jours plus tard, le "patron" des Commandos d'Afrique est convoqué à l'état-major du Corps d'armée. Il y retrouve le général Magrani, entouré des chefs de corps et des chefs de bataillon, ainsi que des représentants de l'U.S Navy et de l'U.S Air Force.

La réunion a pour objet d'exposer l'idée de manœuvre et de définir les missions. À l'aide d'une maquette en relief de l'île d'Elbe, le général Magrani indique au chef de bataillon Gambiez que ses Chocs doivent débarquer dès une heure dans la zone des battures qui contrôlent la plage principale de Marina di Campo et s'emparer de ces battures. D'autres Chocs devront prendre par la côte Nord, au cap d'Eniola près de Porto Ferro, et au Sud, au cap della Sella. Gambiez écoute avec grande attention puis, hésite de la dangerosité de sa mission, indique qu'il attaquera l'objectif au moment où la force de débarquement se lancera elle-même sur les résistances de la plage de Marina di Campo. Or, Bouvet apprend que c'est précisément son unité qui sera la force de débarquement. Sa mission est de débarquer "tête en l'air" sur la plage de Marina di Campo. Selon le récit qu'en fera Bouvet, les renseignements sur cette plage sont tous convergents : celle-ci est truffée de mines, prise de flanc par les résistances, battue par l'artillerie et piégée de réserves. Bouvet réalise très vite que cette mission est une "opération suicide" et le soutien de quatre bateaux "Rocket-guns" et de deux canotières d'un type employé en Extrême-Orient n'y changera rien. Il proteste immédiatement d'un tel mépris des principes de base du combat moderne, et compare sa mission aux mauvaises offensives de 1914. Il argumente également sur la capacité de ses commandos à faire mieux. Mais rien n'y fait, personne ne semble l'écouter. La mort

dans l'âme, il écrit une lettre dans laquelle il déclare refuser cette mission pour les motifs déjà invoqués. En revanche il propose que l'opération soit déplacée plus à l'est dans la baie de Marina di Campo au pied du monte Tambone (également appelé monte Tompone). L'idée de manœuvre de Bouvet est, qu'après avoir gravi le monte Tambone, ses commandos se rebatiront sur l'arrière des défenses qui ceinturent la plage. À la suite de cette lettre, Bouvet tient un premier refus du commandement qui objecte des répercussions sur le fractionnement déjà planifié en accord avec la Royal Navy. L'entraînement des commandos se poursuit en vue de cette opération par des exercices d'embarquement dans le port d'Ajaccio. C'est au cours d'un de ces exercices que Bouvet va être mis en présence du général de Latte de Tassigny, qu'il n'avait jamais rencontré auparavant. Ce premier contact avec le "rockeur" est particulièrement peu cordial. Ce dernier, entouré d'un aréopage d'officiers américains et britanniques étoilés, reproche à Bouvet la tombe négligée des ses commandos. Jeur jetteur à l'escrime et le comportement de son officier adjoint le capitaine Rapaud, qui ne lui a pas fait rendre les honneurs. Bouvet est piqué au vif. Respectueusement, mais n'en pensant pas moins, il fait remarquer au général cinq étoiles, qu'il n'a jamais vu ses commandos à l'entraînement et l'invite à venir l'inspecter à son cantonnement et à déjeuner sur place. De Latte ne répond pas et, tourmenté le dia, à Bouvet poursuit avec les officiers qui l'entourent. Le patron des commandos, l'espace terminé, repart en jeans pour Pise et défile à l'heure contre ce méprisant général. Mais à peine est-il parvenu à destination qu'un morand lui remet un pli qui l'invite pour le soir même chez le général de Latte.¹

À la fin du dîner, Bouvet va réussir l'exploit de faire admettre au général que sa solution pour l'opération "Brassard" – nom de code de l'opération sur l'île d'Elbe – est la bonne. Il obtient ainsi le soutien du général de Latte et sauvera ainsi son unité d'une hécatombe annoncée. Comme il l'écrira par la suite : "J'aimais mes hommes et se sont donc doués que leur destinée a tenu dans une tasse de café".



Corde de franchissement Toggie Rope, confectionnée sur le modèle britannique et fournie aux commandos. Plusieurs cordes pouvaient être amarrées les unes aux autres grâce au barreau de solts et à l'épingle à aiguille dont chacune est pourvue. (coll. P Velach)



Distribué à Stavropol aux commandos d'Afrique à partir de décembre 1943. Au large du Groupe de Commandos d'Afrique est initialement en métal jaune embouti avec la zone qui entoure la France peinte en bleu foncé. La revers de l'insigne comporte une épingle à épaulière et le numéro d'attribution 127. Les premiers insignes sont matriculés au revers. (coll. P Velach)



Une fois le tête de pont établie et les défenses côtières neutralisées par les premières vagues de LCVP, les LCI (Landing Craft Infantry), débarquent les grus des commandos. Environ 200 hommes équipés peuvent prendre place à bord de ces unités à l'abordage d'Elbe d'au moins 240 tonnes. Les LCI est précédé à 12 secondes par un deuxième ensemble de quatre Grap-Marine. L'équipage est composé de 29 hommes. Les LCI sont en outre armés d'un canon de 75 mm, 1 canon de 40 mm et de 2 canons de 20 mm. Certains LCI disposent seulement de 4 canons de 20 mm. (Commandos d'Afrique DR)

Opération "Brassard"

Le 16 juin, par une nuit claire, les LCT et LST emportant les commandos et les hommes du bataillon Gilles du 1^{er} régiment de tirailleurs sénégalais filent en direction de l'île d'Elbe. Ils ont appareillé de Porto Vecchio et de Bastia. Bien que la mer soit calme et que le convoi navigue à bonne allure le commandant Bouvet n'est pas serein. En effet, il réussit à convaincre de l'héritage d'un assaut frontal à Marina di Campo, mais ses hommes, du 3^e Commando, principalement les Algériens, ceux du capitaine Rebillard et les Sénégalais du bataillon Gilles vont assurément être sacrifiés en devant débarquer à La Foce. Au fond de la baie de Marina di Campo, les défenses allemandes sont solides et le tirage de pièges Bouvet pense que c'est une "mission sacrifice" qui est dévolue à Rebillard et à ses hommes, il aurait voulu autre chose.

Un peu après une heure du matin, le convoi va en approche des côtes de l'île d'Elbe.

Tes dernières instructions sont données et chacun se prépare à embarquer dans les LCVP qui devront les amener sur les plages. À 3h30, Rebillard et ses hommes sont emportés par les quatre chalands dont les moteurs tournent à plein régime. Quelques minutes plus tard des fusées éclairantes rouges sont tirées depuis la côte. Toute est donnée. Il ne faut que quelques instants pour qu'un peu de flammes traçantes et les explosions d'obus tirés depuis les défenses côtières viennent bouleverser le calme réduit de la nuit.

Les huitaines Ouest n'ont manifestement pas été neutralisées par les Chocs de Gambetta.

Les LCVP emportant Bouvet et le gros du Groupe de Commandos d'Afrique filent sur la droite en direction la petite crique choisie par le patron des commandos au pied du Monte Tambone.

Rebillard et ses hommes, sous le feu des défenses allemandes, parviennent enfin à prendre pied sur le rivage de La Foce. Un réseau de fils barbelés dissimulé sous cinquante centimètres d'eau a été tendu par les Allemands tout le long de la plage, ce qui occasionne des blessures aux jambes à plusieurs commandos.

Le bataillon de tirailleurs sénégalais du commandant Gilles qui a débarqué un peu avant les commandos est cloué sur la plage, il compte déjà quarante de morts et de blessés.

Les hommes de Rebillard à leur tour sont frôlés sur place par les tirs incessants des défenses allemandes.

Sur la droite, le gros du Groupe de Bouvet prend enfin pied sur "Kodak green". Le capitaine Ruyvens dispose ses hommes pour l'escalade du monte Tambone.

Au lever du jour le sommet est atteint. C'est alors qu'une escarmouche oppose un petit groupe germano-italien aux commandos. L'affaire est vite expédiée. Bouvet envoie son premier compte rendu codé : "La villa 480 est occupée".

Sur "Kodak amber", la plage de La Foce, le combat fait rage, aucun message du Commando Rebillard ne parvient à Bouvet.

La progression du Groupe se poursuit malgré quelques pertes occasionnées par des tirs de mortiers allemands.

A 13h00 les commandos contrôlent les hauteurs entre le monte Tambone et Prochoro.

En fin d'après-midi, une attaque du 2^e Commando permet la prise de San Martino.

Au cours de la journée, une audacieuse manœuvre du lieutenant Girardon du 3^e Commando conduit à la réduction à la grenade de la batterie de la foce, faisant ainsi cesser le feu mortier qui a déjà décimé les trois quart des deux sections du 3^e Commando engagés sur "Kodak amber".

Le matin du 17 juin, le commandant Bouvet décide de pousser vers l'Est, en direction de Porto Longone, objectif qui lui avait été assigné.

En dépit des feux de l'artillerie allemande, les commandos vont progresser jusqu'à la dernière crête qui les sépare de Porto Longone. Une reconnaissance offerte par le capitaine Dauzourau et quelques-uns de ses hommes du premier Commando parvient presque dans la ville. La citadelle de Porto Longone entrevoit un feu nourri jusqu'au soir. La section de mortiers de 81 du Commando d'accompagnement effectue de nombreux tirs sur la citadelle, ainsi que des tirs d'obus fumigènes. Une opération de réduction est prévue pour le lendemain.

La nuit portant conseil au matin du 18 juin, les défenseurs hissent le drapeau blanc, Porto Longone est aux mains des commandos. Trois cents prisonniers allemands sont rassemblés. A 11h00, la côte Est de l'île est atteinte. Les derniers points de résistance occasionnent sporadiquement quelques combats. L'opération "Brassard" est un succès même si elle a coûté la vie à 21 commandos, principalement des Algériens du 3^e Commando.



Prise d'armes du 19 juin 1944 à Porto Longone.

Après avoir fait l'assaut de la Légion d'Afrique et le capitaine Rebillard, le général de Lattre offre de faire venir les commandos militaires américains baptisés "Pioneers". Le fonction du groupe des Commandos d'Afrique est porté par le sergent d'Assier de la Vigerie. À sa gauche le volontaire Bourrelard et à sa droite le capitaine Berthigne. Les tenues sont intégralement américaines à l'exception du casque Adrian modèle 1926 recouvert d'un couvre casque en toile ou d'un filet de camouflage US. Ce casque est porté de façon majoritaire par les hommes du 3^e Commando. Le médecin auxiliaire Plank et le capitaine Rebillard sont coiffés d'un bonnet de police US en serré de laine de l'atelier Olivé Drap. (Commandos d'Afrique. DR)



Different models of helmets worn by the commandos. On the left is a US M1 helmet with small netted camouflage. Next is an Adrian model 1926 with small netted camouflage. Then an Adrian model 1926 with large netted camouflage. On the right are photographs from archives and testimonies collected. It seems that the commandos did not wear helmets with large netted camouflage.



Le 19 juin, en fin d'après-midi, une prise d'armes a lieu, sur le quai de Porto Longone, les hommes de la 1^{re} section de choc du 3^e Commando ainsi que ceux d'une section de tirailleurs du 4^e RTS et d'une section de gourmets du 6^e GTM. La fanfare du Groupe de Commandos d'Afrique est saluée par le général de Lattre de Tassigny accompagné du ministre de la Guerre de la France Libre, André Dethelin. Il l'onne le chevalier de la Légion d'honneur le capitaine Rebillard puis remet la médaille militaire au médecin auxiliaire Jean Planck.

L'opération "Brassard" terminée, présentant l'immérit d'un débarquement en France, Bouvet, qui va bientôt être promu lieutenant-colonel, fait ramasser tous ses hommes en Corse. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : "Plaistante anecdote entre le général de Lattre et moi-même. Ne voulant pas être écrite du débarquement en France que je connaissais, Janas comme à Alger exécute un coup de commande sur les LST et rapatrié d'Elbe mon groupe sans aucune autorisation. Inutile de rappeler ici la colère du général de Lattre lorsque je fus lui apprendre à Olmeta, à la fin d'une aimable réception que mon groupe débarquait à Bastia à l'heure où il nous croyait encore à Elbe. Sans cette désobéissance, il n'est permis de douter que nous eussions participé au débarquement de Provence."



Divers documents pris par les commandos d'Afrique lors de l'opération sur l'île d'Elbe. L'effacement, dont l'impression a été effectuée sur un papier de mauvaise qualité, est daté du 24 mai 1944 et concerne les habitants de l'île. Agés de 14 à 60 ans qui sont venus au travail obligatoire dépendant de l'autorité allemande (coll. Commandos d'Afrique).

Groupe des Commandos d'Afrique au début de l'été 1944

- » Commandant du Groupe : Chef de Bataillon Bouvet
- » Commandant en second : Capitaine Ruyssen
- » Officier adjoint : Capitaine Rigaud
- » Etat-major du Groupe : Capitaine Fabius
- » Chef du PC : Adjudant-chef Grosset
- » Observation : Adjudant Abd El Afif

Commando de commandement

- » Commandant le commando : Capitaine Arqulina
- » Officier des détails : Sous-lieutenant Bonischot
- » Transport : Lieutenant Andronakov
- » Ravitaillement : Adjudant-chef Europe ; sergent-chef Vernon
- » Pionniers : Adjudant Ruffas
- » Section de combat : Adjudant-chef Giuseppe

1^{er} Commando

- » Commandant le Commando : Capitaine Ducourneau
- » Reconnaissance : Aspirant Jeannin
- » 1^{re} section de choc : Aspirant Massé
- » 2^e section de choc : Lieutenant Ronin
- » Section d'accompagnement : Lieutenant Chochon
- » Service de santé : Médecin auxiliaire Plunke

2^e Commando

- » Commandant le Commando : Capitaine d'Amagnac de Castanet
- » Reconnaissance : Adjudant-chef Rocca
- » 1^{re} section de choc : Lieutenant Boulter
- » 2^e section de choc : Adjudant-chef Beroual
- » Section d'accompagnement : Marchal des logis-chef Mustin
- » Service de santé : Médecin auxiliaire Baillann

3^e Commando

- » Commandant le Commando : Capitaine Rebillard
- » Reconnaissance : Lieutenant Girardon
- » 1^{re} section de choc : Sous-lieutenant de Cunière de Castelnau
- » 2^e section de choc : Adjudant-chef Lortz
- » Section d'accompagnement : Aspirant Blondeau
- » Service de santé : Médecin auxiliaire Le Bail

Commando d'accompagnement

- » Commandant le Commando : Capitaine Farret
- » 1^{re} Section de mitrailleuses : Lieutenant Fauchon
- » 2^e Section de mitrailleuses : Sous-lieutenant Wibrecht
- » Section de mortiers : Adjudant-chef Ducay
- » Section antichars : Lieutenant Bessiere

Section des transmissions

- » Chef des transmissions : Capitaine l'Huiss
- » Chef de section : Aspirant Bonin

Service de santé

- » Médecin-chef : Médecin-capitaine Le Gaonach
- » Médecin-chef adjoint : Médecin-Lieutenant Daverne
- » Pharmacien : Pharmacien-Lieutenant Michel
- » Aumôner : Di Meglio

Chapitre 2 La Terre de France, opération "Dragoon"

Chapitre 2

Depuis leur engagement dans l'opération "Brassard", sur l'île d'Elbe à la mi-juin, le Groupe des Commandos d'Afrique a tout d'abord rejoint la Corse. Pour ces hommes, entraînés à la dure, une seule pensée, un seul objectif, la France !

Le lieutenant-colonel Bouvet n'a pas été par quatre chemins, comme nous l'avons vu dans la première partie, il a carrement ramené ses hommes en Corse sans attendre les ordres du général de Lattre de Tassigny. Le chef de l'armée B. La crainte majeure du patron des commandos d'Afrique est que le Groupe soit écarté du débarquement qu'il suit tout proche, et qui est prévu sur la côte entre Marseille et Ventimille. Comme à son habitude Bouvet ne dit rien craguant les indiscretions et les espions à la solde du Reich. Le Groupe défile devant le général de Grille à Bastia. Le fantom rejoint alors la Croix de guerre afin d'honorer le sacrifice des hommes du 3^{er} Commando à Marina di Campo. À quelque temps de là, c'est le lieutenant Girardon qui est ordonné chevalier de la Légion d'honneur par de Latte.

Rapport, 12 août 1944. Les commandos d'Afrique sont informés par leur chef, le lieutenant-colonel Bouvet de leur prochaine mission : le débarquement sur les côtes de la Provence dans la nuit du 14 au 15. Commandos d'Afrique DR



tout particulièrement de tous nouveaux rubber boats. Les exercices portent également sur le combat anti-harcs. Au commando d'accompagnement, le sous-héritier Ducay accentue les difficultés en faisant dégonfler les rubber boats de ses hommes entièrement équipés qui une fois au large, doivent régler la côte à la nage.

Le heutenant-colonel Bouvet se rend à Naples où se trouve le haut commandement allié. C'est le général Patch, commandant en chef de la 7th US Army qui informe Bouvet de la mission prochaine dévolue à son Groupe de Commandos :

al Débarquer dans le voisinage du CAP NIGRE sous couvert de l'obscurité dans la nuit du jour D-1 au jour D
bl Détruire les défenses ennemis du Cap Nigre
cl Bloquer la route côtière dans le voisinage du CAP NIGRE et s'emparer de la baie au sud-ouest à 3 km au NOUD du CAP NIGRE

dl Protéger le flanc gauche durant l'assaut

En d'autres termes il s'agit pour le Groupe de débarquer les premiers sur le sol de France. Bouvet prend alors toute la mesure de cette mission et se rappelle qu'elle lui avait été précisée par le général Gerad des octobre 1943. C'est son Groupe qui sera chargé de débarquer en premier sur les côtes de France.

La préparation minutieuse de l'opération peut commencer, mais toujours dans le plus grand secret.

Document décrittant la mission du Groupe de Commandos d'Afrique.

1. **224100Z Juillet 1944**
 (1) **Assaut**: Et débarquer 3000 hommes
 (2) **Objectif**: Bataille de Commandos Français.
 (3) **Région**:
 (a) **Débarquer** sous le matin du jour D-1 ou jour D.
 (b) **Détruire** les défenses ennemis du CAP NIGRE.
 (c) **bloquer** la route côtière dans le voisinage du CAP NIGRE et s'emparer de la baie au sud-ouest à 3 km au NOUD du CAP NIGRE.
 (d) **Protéger** le flanc gauche durant l'assaut.
 (e) **Relever** les défenses ennemis du CAP NIGRE.
 Du PI Corps (US) assistera par le contact avec établi, et passerera aussitôt à la réserve d'Arme, sur ordre de l'Armée.



Photographie du cap Nigre prise depuis la plage du Canadair peu avant le débarquement. C'est sur cette piste tournée à l'est et qui s'élève abruptement à plus de cent mètres au-dessus de la mer, que les commandos vont devoir prendre pied au cours de la nuit du 14 au 15 août. (DR)

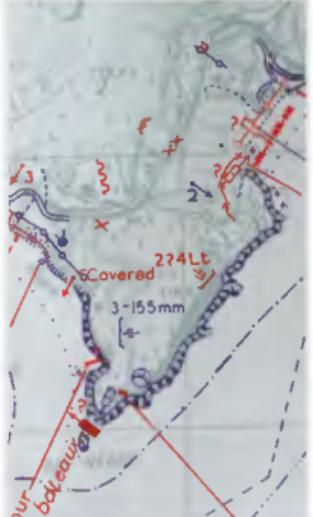
Quittant Gravettechia, le Groupe embarque le 20 juillet sur des LST à destination de Salerne, puis rejoint Agrapoli, un port antique situé à quelque 45 kilomètres au Sud de Salerne.

L'essentiel des exercices porte sur le perfectionnement des mécanismes propres à des missions de débarquement nocturne sur des côtes rocheuses. Dans la nuit du 7 au 8 août, par un temps étrencé, une importante manœuvre grande nature permet l'action combinée des commandos et des marin chargés de les transporter vers leurs objectifs.

Bouvet, qui a accès aux informations les plus secrètes et peut consulter la totalité des cartes et documents dont disposent les Alliés décide d'une attaque sans préliminaires et sans préparation d'artillerie visant à semper et détruire les défenses du cap Nigre.

al Débarquer dans le voisinage du CAP NIGRE sous couvert de l'obscurité dans la nuit du jour D-1 au jour D
bl Détruire les défenses ennemis du Cap Nigre
cl Bloquer la route côtière dans le voisinage du CAP NIGRE et s'emparer de la baie située à 3 km au NOUD du CAP NIGRE

dl Protéger le flanc gauche durant l'assaut



Carte du secteur compris entre le cap Béniat à l'ouest et la plage du Payol à l'est. Imprimée le 1er août 1944 par le Survey Directorate AFHQ pour le sous-chef d'état-major G-2 7e armée US. En surimpression apparaissent des défenses allemandes. En rouge, telles qu'elles résultent des observations américaines, en violet, selon des renseignements d'origine différente. Le détail du cap Nigre, principal objectif dont les commandos doivent s'emparer au cours de la nuit ont précédé le débarquement des unités américaines. L'une des missions de l'assaut du cap Nigre est la neutralisation des 3 canons de 155 mm qui figurent en violet sur la plan.



Bombardement du cap Nigre le 13 août 1944. En vue de "Dragon", les bombardiers alliés vont déverser ce jour 195 tonnes de bombes sur les défenses côtières du cap Nigre. (DR collection des auteurs)

Le 12 août au soir, le Groupe des Commandos d'Afrique embarque sur trois gros LST (Landing Ship Infantry)³, le *Princess Beaufort*, le *Prince Albert* et le *Prince David* de la marine canadienne, à destination de Propriano. Le lendemain en début d'après-midi, le golfe de Valinco accueille les navires qui ont fait route avec d'autres unités. A peine débarqués les hommes de Bouvet s'installent sous leurs tentes à la lisière de la forêt de pins qui encadre la plage de Propriano.

1/ Années russes: crise de type ferry-boats transformés par les Britanniques pour un emploi militaire de transports d'assaut. La capacité de transport d'un LST est de 6 LGs ou LCM et de 400 hommes.

Ce même 13 août dans l'après-midi, le heutenant-colonel Bouvet assiste à bord du croiseur Augusta en compagnie du commodore (Capitain) SH. Storni, commandant la Romeo Unit, au dernier briefing avant l'opération Dragon. L'amiral Davoudi le rejoint ensuite dans sa cabine et porte un toast au succès du débarquement.

Bouvet qui jusqu'alors a tenu secrète la mission est autorisé par l'amiral à en dévoiler la teneur à ses hommes, sans toutefois préciser la zone exacte de l'assaut. De retour à terre, il rassemble le groupe sur la plage et leur annonce qu'ils seront les premiers libérateurs à fouler le sol de France : le débarquement du groupe étant programmé pour la nuit du 14 au 15 août.

Fouillées en Corse, sur la plage de Propriano le 13 août 1944 après-midi, les commandos d'hélitre étaient avec attention lors d'un briefing. Le heutenant-colonel Bouvet leur annonce la teneur de leur prochaine mission. Ils constitueront la Romeo Force dans le dispositif mis en place par les Alliés, et tous savent à présent que c'est en France qu'ils vont débarquer, quelques pas sur la côte provençale dans la nuit du 14 au 15 (Commandos d'Afrique DR).





La 14 août matin, un dernier service religieux est célébré sur la plage de Propriano.

Immédiatement après les hommes embarquent à bord des trois LST qui doivent les conduire vers la France. A 10h, le HMCS *Prince David*, avec à son bord le Captain SH Morris, Bouvet et 268 hommes, lève l'ancre et cingle vers le Nord. Le *Princess Beaufort* avec 245 hommes et le *Prince Albert* avec 320 hommes font de même. Chaque navire transporte en outre six LCA, deux LCM et 8 rubber boats (*Prince David* et *Princess Beaufort*) ainsi que 4 véhicules, les armes, les munitions et 5 tonnes d'approvisionnements. Le *Prince Albert* transporte en plus des hommes 8 LCA et 8 rubber boats.



Le 14 août 1944. HMCS *Prince David* fait route au Nord en direction de la côte varoise. A son bord, immortalisant cet instant de l'histoire, le capitaine Morris, le commandant Bouvet, le chef d'état-major du Groupe de Commandos d'Afrique prennent la pose. Derrière Bouvet, sur ses épaules apparaissent les visages de deux soldates anglaises de l'équipe Spears : Miss Jean Fryke (infirmière) et Miss Rachel Howell Evans (aidée infirmière). Intégrées à l'antenne chirurgicale mobile n°3 du médecin lieutenant-colonel Verrier, spécialement renommée au groupe de commandos d'Afrique pour l'opération (Commandos d'Afrique DR).



Le 14 août 1944, sous-officiers du 2^e Commando, sur le pont du navire qui les conduit vers la côte provençale qu'ils vont avoir l'honneur de toucher les premiers. GRC : Commandos d'Afrique



Il est 18 heures, lorsque Bouvet reçoit le message suivant : *"Le contre-amiral Davidson, les officiers et les équipages des navires alliés saluent le lieutenant-colonel Bouvet et les volontaires du groupe des Commandos d'Afrique qui vont avoir l'honneur de mettre les premiers le pied sur le sol de leur Patrie pour sa libération. Que Dieu vous garde et vous protège".* Message auquel répond immédiatement Bouvet en ces termes : *"Notre inclination nous fait courir devant les pavillons des Marines armés, nous nous rendons compte de l'honneur que nous est fait et remercions le Commandement. Nous sommes sûrs d'en être dignes"*



Message du contre-amiral Davidson au lieutenant colonial Bouvet.



L'une des deux casemates de type Regelbau d'12 du cap Nègre couvrant la baie de Cavalaire. La pièce qui apparaît dans l'enseigne est un canon de montagne français de 65 mm modèle 1906, répertorié dans la Wehrmacht sous l'appellation 6,5 cm Gebirgskanone 221 (D) (DR)



Canon de montagne (M) de 65 mm modèle 1906. Récupéré dans les arsenaux français par la Wehrmacht qui l'intègra dans l'infanterie sous l'appellation 6,5 cm GebK 221 (D).

Caractéristiques : Portée maximale : 6,5 km ; poids : 400 kg ; poids de

fusée : 4,4 kg ; vitesse initiale : 330 m/s ; élévation : de -9° à +25° (DR)



Casemate bétonnée R 812 implantée sur la partie orientale du cap Nègre qui sera prise d'assaut au corps à corps dans la nuit du 15 au 16 par des éléments du 1^{er} Commando et du Commando d'accompagnement. Ces ouvrages étaient également armés de canons de 65 mm de montagne français de récupération. (DR)

L'assaut dans la nuit

A 22h00, le convoi met en marche à quelque onze milles de la côte provençale. La mer est à l'heure. Dans le silence de la nuit noire, les commandos rejoignent leur point de bombardement sur les embarcations qui leur ont été préalablement désignées. Les premiers commandos, les 74 hommes du 1^{er} commando du capitaine Ducournau, chargés de déporter le cap Nègre, descendent par les files et se repartissent dans deux vedettes lance-torpilles US qui doivent les approcher à trois milles du rivage. Chaque vedette prend à la remorque un LCA dans lequel prennent place un peu plus de 20 hommes. Enfin chaque LCA prend à la remorque un rubber boat vide.

Parvenus à 3 milles de la côte, le bombardement des hommes des vedettes sur les LCA et les rubber boats (10 hommes) s'effectue. Les LCA se dirigent ensuite dans l'obscurité totale vers leurs objectifs.

Les deux LCA et les rubber boats du détachement Ducournau fassent route trop à l'Ouest dépassant la masse sombre du cap Nègre. Le capitaine Ducournau, lorsqu'il aperçoit de l'ennemi ordonne de faire un crochet sur tribord. Le LCA de l'aspirant Jeannerot qui le suit, retardé par un incident qui l'oblige à récupérer trois hommes tombés à la mer dans un rubber boat défectueux, réalisera trop tard que son patron à

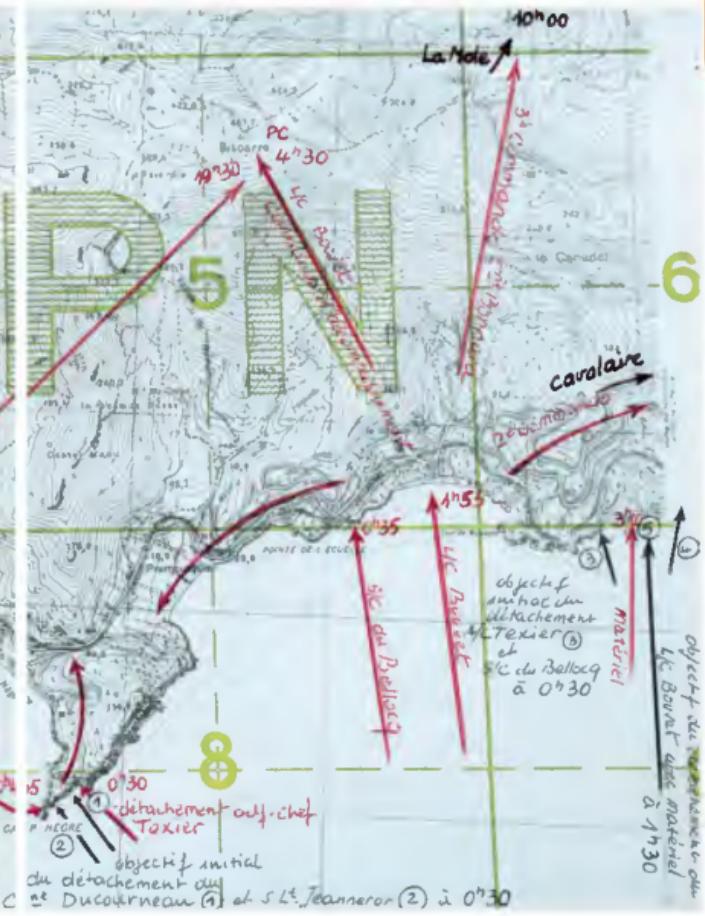
fait oublier son châland. Lorsque le LCA de Jeannerot atteint la côte vers 0h40, il heurte dans la nuit noire les roches qui affleurent à proximité de la pente arête d'Aguedelle. De fait il se trouve trois kilomètres trop à l'Ouest. Devant le refus des marins canadiens de faire marche arrière, tandis qu'une fusée éclairante les devance aux Allemands qui ouvrent le feu à l'arme automatique, les commandos bondissent hors du LCA dont la porte métallique vient de s'abattre et prennent pied sur les roches. Rapidement ils se mettent à couvert dans un petit bosse juste en amont de la plage. Jeannerot comprend l'erreur des marins canadiens lorsqu'il tombe avec sa section sur une petite station du train du littoral ou un panneau indicateur porte l'inscription : "Aguedelle". Trois kilomètres en terrain occupé par l'ennemi doivent être parcourus par sa section de reconnaissance pour rejoindre le capitaine Ducournau et ses hommes au cap Nègre.²

Precisement, peu avant que les hommes de l'aspirant Jeannerot ne débarquent entre Aguedelle et la Pisseste, l'adjudant-chef Noël Texier et ses 19 hommes de l'équipe spéciale du 1^{er} Commando, victimes de la dérive générale de la Romeo Force à l'Ouest, prennent pied à 0h30 sur la face est du cap Nègre alors qu'il était presu qu'ils débouquaient l'extremité Ouest de la plage du Rayol trois kilomètres plus à l'Est. Se rendant compte de l'erreur, l'adjudant-chef identifie la falaise abrupte du cap Nègre qui s'élève à cet endroit à quelque quatre-vingts mètres au-dessus de la mer. Sa mission initiale qui consistait à semer des déferles côtières Ouest de la plage du Rayol se transforme en une escalade périlleuse. Texier pense que le cap Nègre est un gros morceau mais qu'il importe de le donner l'assaut, même si le nombre de ses commandos et leur armement léger paraissent faire de cet assaut une mission suicidaire. Texier va être tué au cours de l'escalade par l'une des grenades que lancent les défenseurs du cap Nègre lorsqu'ils découvrent que leur secteur est l'objectif d'une opération de commandos. Plaques à la patte, les hommes de Texier ne bougent plus. Les Allemands ont donné l'alerte, mais ne savent pas exactement à qui ils ont affaire. Pendant que l'agitation se repand chez l'occupant mobilisant son attention, occasionnant des tirs aveugles et que des fusées éclairantes sont lancées, le capitaine Ducournau et ses 34 hommes atteignent la pointe du cap Nègre, il est 0h45. Quelques minutes plus tard, à 0h55, le groupe du sergent-chef du Bellocq, de même composition que celui de Texier débarque de ses rubber boats à l'est de la baie du Canadel, sur les roches du "petit port" en lieu et place du débarquement presur la partie est de la plage du Rayol, à deux kilomètres plus à l'Est. Revenus au capitaine Ducournau. Profitant de la diversion occasionnée par l'action du groupe Texier, deux cent mètres plus à l'Est, Ducournau et ses hommes entreprennent d'escalader les rocs abrupts

² L'aspirant Jeannerot et ses hommes sont renforcés dans le massif des Maures et combattent les déferles côtières allemandes, puis bataillent sur Cassis. L'aspirant Jeannerot passe à l'Ouest le rayon Nègre sur la section aérienne dans l'après-midi par les Allemands, aux deux milles et quatre blessés, avant de pourvoir renouveler le PC de Bouvet au Mont Bouc.



Opération de débarquement de la "Romeo Force" des Commandos d'Afrique dans la nuit du 14 au 15 août 1944





Prises lors d'une reconstitution Nîmes en janvier 1945 pour les besoins du service historique des armées, ces deux photographies sont tirées d'origine, tirées sur le sable, parmi les groupes de commandos d'Afrique, ces photographies d'archives montrent le volontaire Jo Bonnet sur les rochers du cap Nègre. L'uniforme et l'équipement sont ceux, portés au moment du débarquement dans la nuit du 14 au 15 août. (Commandos d'Afrique DR)



Trois quarts d'heure plus tard, il est 1h30, ils ont atteint le haut de la falaise avec leurs armes et les charges de destruction qu'ils ont emportées. La progression se poursuit en longeant à mi pente la face ouest du cap. Des réseaux de barbelés sont franchis. Le sol est creusé de nombreux cratères et la végétation apparaît complètement bouleversée ; conséquence des 95 tonnes de bombes qui ont été lâchées sur le cap Nègre le 12 août.

Alors qu'ils atteignent un secteur en terrasse, Ducourneau et ses hommes tombent sur deux pièces de 762 cm nassas, en lieu et place des trois canons de 155, qui figuraient sur la carte éditée par les Alliés. (pièces de gros calibres qui étaient prévues pour contrôler la large baie englobant le Lavandou et le cap Benat) Les deux tubes sont immédiatement détruits à l'explosif. Les commandos poussent en engageant les Allemands qui, désorientés, ne tardent pas à s'enfuir par une rafale d'arme automatique ou par l'explosion d'une grenade, à lever les bras et à se rendre. Plus loin, les deux casemates R 612 dont les pièces barrant la plage de Cavalière sont prises sans coup férir. Il n'est pas encore 2h00 et la partie Ouest du cap Nègre est conquise.

Il reste maintenant aux commandos à s'occuper de la partie Est ou subsoire des défenses intactes notamment deux casemates abritant des canons qui barrant la plage de Framousque et peuvent ajuster leurs tirs sur la baie du Canadel. Au même moment, il est à peine 1h30, le gros du groupe de commandos d'Afrique, et leur chef, le lieutenant-colonel Bouvet, s'apprêtent à débarquer sur la plage du Rayol. A tout le moins c'est ce qui était prévu lors de la mise sur pied de la mission.

Pour guider les 18 LCA et leurs Rubber-boats à la remorque qui transportent les 680 hommes du détachement principal, le commandant Rigaud et un enseigne de vaisseau de l'US Navy, le lieutenant Johnson, ont été chargés de reconnaître la plage du Rayol, ou doivent "beacher" le groupement principal de Bouvet et le matériel automobile embarqué sur 4 LCM, soit 4 jeeps, 2 Dodge avec canon antichar de 57 et 55 hommes.

Faisant partie du convoi des trois premiers LCA, les deux officiers ont pris place à bord d'un petit bateau électrique qui est mis à l'eau à demi mille de la côte qui gagne silencieusement. Il faut savoir que, selon certains témoignages, la résistance locale a fourni de nombreux renseignements quant à l'importance de la garnison, l'emplacement des points d'appui, donc l'existence pour certaine demeure hypothétique. Mais aussi des échantillons de sable et même la hauteur et le nombre de marches qui compose le grand escalier (aujourd'hui monument classé) qui conduit depuis la plage du Rayol à la RN59 la route longe le littoral entre Bonnes et le Golfe de Saint-Tropez. C'est donc précisément la mission du commandant Rigaud, que de faire des signaux lumineux verts pour guider les commandos sur leur lieu de débarquement ; comme lors du coup de main sur Panosa.³

En fait, les signaux lumineux effectivement émis par Rigaud

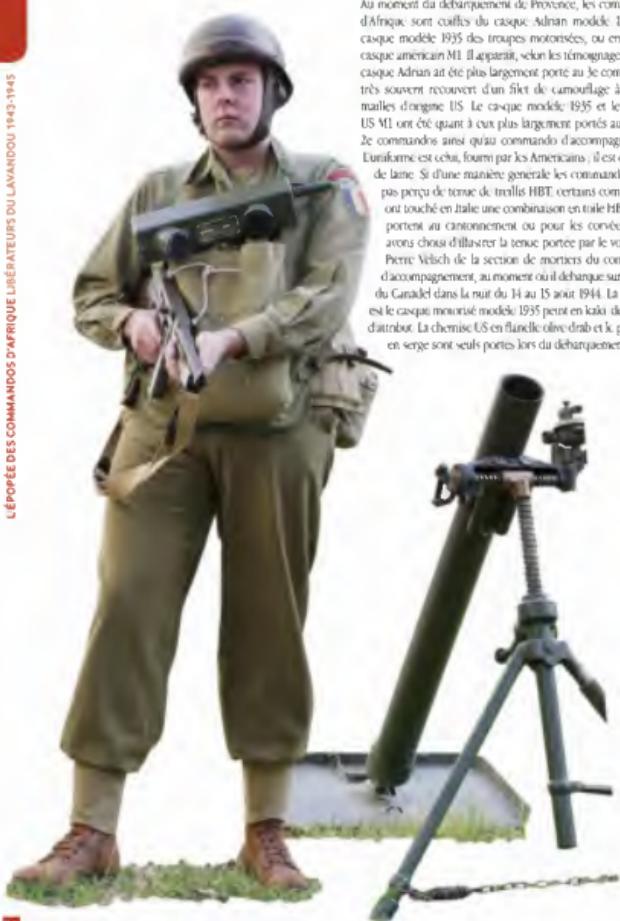
³ Voir première époque 89-3 791

ne seront pas vus par la flottille de LCA qui, elle aussi, glissera trop à l'Ouest de la plage du Rayol.

Même l'obscurité dans laquelle est plongée la côte, au moment où il distingue la masse sombre du cap Nègre tout proche, trop proche, le lieutenant-colonel Bouvet se rend compte que les LCA qui transportent son groupe ont dérivé à l'Ouest de l'objectif que constitue la plage du Rayol. Il lui faut faire usage de toute son autorité pour contraindre les mains canadiennes à virer sur tribord dans l'espoir d'apercevoir le signal vert de Rigaud. Mais rien, aucune lumière verte n'est visible dans le noir de la nuit. Sans plus attendre, Bouvet décide qu'il faut débarquer. Les LCA lancent à présent vers le rivage, laissant sur leur gauche le cap Nègre d'où partent des fusées éclairantes tirées par les Allemands. Ramassées les uns contre les autres les commandos se préparent à bondir, l'arme au poing hors des embarcations dès que celles-ci auront touché la grève.

Il est 1h53, soit l'heure H dépassée de vingt-sept minutes, lorsque les LCA viennent en bon ordre prendre contact avec la plage du Canadel. Les obétiens métalliques s'abatent sur le sable et permettent aux commandos de débarquer sans se mouiller les pieds. Bouvet écrira plus tard : "Pour la première fois depuis que les Commandos existent, la mise à terre se fait sans que nous ayons nos chaussures mouillées". Parmi les hommes qui foulent la plage du Canadel, il y a ceux de la section de mortier du Commando d'accompagnement, section placée sous les ordres du sous-heutenant Ducay.





Au moment du débarquement de Provence, les commandos d'Afrique sont coiffés du casque Adrian modèle 1926, du casque modèle 1935 des troupes motorisées, ou encore du casque américain M1. Il apparaît, selon les témoignages que le casque Adrian n'est pas largement porté au combat, très souvent recouvert d'un filet de camouflage à pointes mailles d'origine US. Le casque modèle 1935, le casque US M1 ont été quant à eux plus largement portés aux 1er et 2e commandos ainsi qu'au commando d'accompagnement. L'uniforme est celui, fourni par les Américains, il est en serge de lame. Si d'une manière générale les commandos n'ont pas perçu de tenue de treillis HBT, certains commandos ont touché en Italie une combinaison en toile HBT, qu'ils portent au cantonnement ou pour les corvées. Nous avons choisi d'illustrer la tenue portée par le volontaire Pierre Velsch de la section de mortiers du commando d'accompagnement, au moment où il débarque sur la plage du Garatell dans la nuit du 14 au 15 août 1944. La coiffure est le casque motorisé modèle 1935 peint en kaki dépourvu d'antibrouillard. La chemise US en flanelle olive drab et le pantalon en serge sont seuls portés lors du débarquement.



L'équipement individuel, entièrement fourni par les USA, comprend le ceinturon et les bretelles de suspension M-896 en coton filé kaki, deux porte-charguers *Pocket Ammunition Magazine*, en coton filé kaki contenant chacun cinq chargeurs de vingt coups pour le pistolet-mitrailleur M1 A1. Le bidon individuel *Canteen Stainless Steel*, avec son quart dans la housse en toile M-1910 ; un pognard M8 glisse dans son fourreau M6 en cuir et une pochette à pansement individuel M-1924 en coton filé kaki. L'armement individuel est le pistolet-mitrailleur calibre .45, Thompson M1 A1 appartenant à la section de mortiers de 81, il porte également la chasuble porte-charges. Bag *Ammunition M-2* en forme toile kaki, dont la poche dorsale et celle de poitrine peuvent contenir chacune trois obus de mortier dans leur boîte en carton goudronné.

Radio du chef de section, le volontaire Pierre Velsch dispose d'un *Handie Talkie BC-G1* qu'il porte en bandoulière. Les guêtres en coton filé sont britanniques mais la plupart des commandos portent des guêtres US. Les brodequins, également américains, sont du modèle apparu au cours du premier trimestre 1943, ils sont en cuir restauré, à extrémité rapportée, avec talon et semelle en caoutchouc noir.



Prises en Italie, au moment où y séjourne le Groupe de Commandos d'Afrique, ces photographies d'archives mettent en évidence le port, pour certains commandos, de la combinaison MBT du deuxième modèle et du casque américain M1. (coll. P. Velich)



Manœuvre en feston

Lorsque le soleil descend sur les collines à l'Ouest du cap Nègre, le parron des commandos d'Afrique est satisfait. Depuis son PC du mont Biscarre, son regard plonge dans cette somptueuse baie naturelle qui lui offre la force des Maures qui couvre les roches paillées d'un jusque dans le bleu turquois de la mer il est confié et fier de ses commandos de la Romeo Force ; ils se sont emparés de tous les objectifs qui leur avaient été assignés et dans l'après-midi, les hommes du 2^e Commando ont fait jonction au Rayol avec les tout premiers éléments d'élargissement américain débarqués le matin à Cavalaire, tandis que ceux du 3^e Commando tenaient solidement depuis 15h00 le carrefour de la Môle sur la route de la forêt du Dom. Comme cela avait été prévu dès l'arrivée, les munitions ont été parachutées un peu avant la mi-journée à l'est du mont Biscarre. Pour un autre largage, l'eau, sous forme de pains de glace, a été conditionnée dans des contenants spéciaux, évitant ainsi le frottement et la perte de précieux liquide. La chaleur est accablante sur le versant méridional du massif des Maures, ce sont donc les prisonniers pour la plupart des Américains, qui

sont chargés de rechercher et ramener les contenants au PC. Aux toutes premières lucioles du jour, des hommes du 1^e Commando et du Commando d'accompagnement qui ont débarqué sur la plage du Canadel sont parvenus, guidés par un jeune garçon du pays, au cap Nègre ; en évitant les mines en bois dissimulées sous le sable de la plage de Framousquier⁴. Carte à la grenade et à la roquette de hauteur occasionnée de nombreux tués et blessés parmi les défenseurs. En fin de matinée, peu après le parachutage des contenants, une contre-attaque de deux compagnies allemandes se développe d'ouest en est depuis Cavalaire en direction du col du cap Nègre. Les hommes du 1^e Commando et ceux du Commando d'accompagnement, soutenus à partir de 11h26 par les tirs du croiseur lourd USS *Augusta*, font échouer la tentative allemande.

⁴ / Les premières mines avaient été posées par les Italiens puis, lorsque les Allemands ont occupé le secteur après septembre 1943 ils ont récupéré le stock de mines italiennes et ont complété le mariage de la plage de Framousquier avec ces mines (étonnante de M. Garguilo).

Au col du cap Nègre, une profonde tranchée creusée dans la roche entre le cap Nègre et la route côtière n° 559, assure le passage de la ligne de chemin de fer Toulon-Saint-Raphaël. C'est là qu'une trentaine de prisonniers allemands a été rassemblée sous la garde quelques commandos aux ordres du sergent-chef Mara. C'est également à cet endroit que le médecin auxiliaire Jean Hanke du 1^e Commando et l'ambulancier du service de santé, le sous-lieutenant Suzanne Tillier, donnent des soins aux blessés. Sans doute trompés par la présence des uniformes fidjigau, trois avions américains P-47 Thunderbolt ouvrent le feu avec leurs mitrailleuses de 50 lours de cette action. Le sergent-chef Mara a un pied arraché, et domine demeure introuvable. Immédiatement secouru par le médecin auxiliaire Hanke qui lui fera un garrot, il sera ensuite transporté dans la maison d'un habitant M. Garguilo, où il recevra des soins complémentaires puis sera évacué vers un hôpital de campagne.

Au-dessus de la tranchée du chemin de fer, des commandos ont découvert deux galeries creusées dans la roche du cap Nègre. S'y sont réfugiés des Allemands. Ces derniers sans doute terrorisés par la violence de l'assaut des commandos sur les deux casemates bâties sur la plage de Framousquier.

enlevées à la grenade et à la roquette, se tiennent dans ces galeries. Les Commandos ignorent qu'ils ont découvert le PC du 1^e/ Grenadier Régiment 917, bataillon comprenant de nombreux suppléments amérindiens et placé sous les ordres de l'Haupmann Förd. Ils ignorent également le volume de l'aviation et ce qu'elle contient réellement. En fait il s'agit d'un aménagement classique qui se retrouve dans d'autres positions sur le littoral. Il est construit de deux galeries formant un U aboutissant à une pièce principale. Ce dispositif est complété par un puits d'ascension verticaux et un réseau de lignes téléphoniques le reliant aux divers ouvrages蜂tonnés. Comme ne bouge dans les galeries et que les commandos se méfient tout autant de la réaction des éventuels occupants que des pièges qu'ils auroient pu disposer dans les tunnels, c'est finalement une roquette de bazooka, tirée par l'arpenteur Maury de la 2^e section de choc du 1^e Commando dans l'une des galeries qui aura raison du matinée des assaillis. Courréé, une pogne, sortent promptement les mains en haut. Dans l'abri, les Commandos vont découvrir entre autres une cassette contenant la trésorerie du bataillon, quelques dizaines de millions de Reichsmark ! Ils oublieront néanmoins de ramasser un pistolet P38 dans son étui de cuir qui ne sera retrouvé que socialement trois ans plus tard.

Membre du 1^e US de la section du sous-marin Dragoon.
Le mortier est une arme collective à tir courbe employée normalement en tir masqué mais pouvant faire du tir direct et indirect. C'est l'engin le plus puissant du bataillon d'infanterie.



Pistolet P 38 dans son étui de cuir rigide, tel que sorti en 2005 du PC du Cap Nègre. (D collection particulière)



Caractéristiques techniques du mortier de 81 mm

- Poids total (tube + bipied + plaque de base) : 59,2 kg
- Portée : 200 à 3 000 m.
- Cadence de tir : 10 à 15 coups minute, maximale 25 coups minute

Munitions françaises

- Oibus de 81 mm FA 32 explosif normal ou à grande capacité modèle 35 GC
- Oibus fumigène
- Oibus incendiaire
- Oibus d'exercice
- Oibus mortier
- Poids moyen d'un bus : 4 kg

Munitions américaines

- Oibus explosif M43
- Oibus explosif H.E. M56
- Oibus fumigène M57 (FS)
- Oibus incendiaire M57 (WP) (obus au phosphore blanc)

Vers 18h00, les premiers chars Sherman du 750^e Tank Battalion gravissent la côte du col du cap Negre afin de pousser vers Le Lavandou.

Le lendemain matin, après la première nuit passée en France, le batailleur-colonel Bouvet rencontre le Rayon Major General John W. O'Daniel commandant la 3^e US Infantry Division. Ce dernier le félicite et lui prescrit de poursuivre avec son Groupe en direction du Lavandou et du cap Benat. Il propose à Bouvet le soutien des chars et des éléments du 7^e US Infantry Regiment pour mener à bien la libération de cette frange littorale encore tenue par les Allemands. Mais Bouvet n'a pas attendu dès la veille au soir il a ordonné à ses hommes de progresser vers Le Lavandou. Plusieurs points d'appui repérés sont tout de difficultés que Bouvet tient à réduire davantage par la ruse que par un assaut frontal, forcement meurtrier. C'est la raison pour laquelle il va faire progresser ses hommes à flanc, de colline dans une manœuvre en feston entre le pied du mont Biscarre et la Possette ou une batterie allemande est installée sur la petite pointe rocheuse qui avance en mer.

C'est précisément cette batterie qui est attaquée le 16 en fin d'après-midi par les hommes du 2^e Commando. En tête, l'assaut est conduit par le capitaine Albert Thorel. Celui-ci sera momentanément blessé par des éclats de grenade au cours de cette action et son ordonnance, le soldat de première classe Mohamed Ben Bark sera tué à ses côtés. La position est finalement enlevée après une heure de bataille acharnée. Thorel décède au cours de la nuit malgré les soins prodigués par le médecin-lieutenant Daverne.



Le 17 août, une imposante cérémonie accompagne la mise en terre du capitaine Thorel et de son ordonnance Mohamed Ben Bark à la pointe de La Possette. À l'enterrer même où ils tombèrent au cours des combats, Le batailleur-colonel Bouvet salua les défunts au moment de leur mise en terre. (Commandos d'Afrique DR)

Le 16 août au soir, jusqu'à tard dans la nuit, les hommes de Tadjoudane-chef Giuseppe de la section de combat du Commando de commandement effectuent une reconnaissance dans le Lavandou. Plusieurs soldats allemands sont tués. Le 17 août, les commandos entrent en libérations dans Le Lavandou. Des Allemands qui ont été tués au cours des reconnaissances gisent à l'entrée du village. L'accueil des habitants du petit port de pêche est chaleureux. Le 3^e Commando poursuit quant à lui en direction du cap Benat à l'embranchure du Ruisseau jusqu'à la pointe de La Fanière, plusieurs blockhaus font face à la mer, mais leurs occupants vont se rendre sans opposer de réelle résistance. Certaines redditions se feront même spontanément. Le 1^e Commando progresse vers La Londe-les-Maures, tandis que Bouvet de son côté a dépassé Le Lavandou et a établi son PC au "Pen de Bonnes" au pied du village de Bonnes accroché à la chaîne des Maures.



Le volontaire Pierre Velsch de la section de mortiers du Commando d'accompagnement, photographié le 27 août devant la gare du Lavandou. Sur lequel sont disposées des sous de mortiers de 81 américains, conditionnés dans leurs boîtes cylindriques en carton d'usine. Bien visible sur le haut de la manche gauche de sa chemise, l'écusson brodé tricolore "France" grand modèle, fourni par les Américains. Bien qu'il ne porte pas d'écusson, l'écusson est surmonté du titre d'épaule "Commandos" de confection locale brodée réalisée en Algérie. (coll. P. Velsch)



Une prise d'armes avec bénédiction se déroulera en Janvier 1945 dans le petit cimetière improvisé où ont été inhumés les premiers commandos tués au cours du débarquement. Situé au Canada, au bord de la route 559. Le site est aujourd'hui classé nécropole nationale. (Commandos d'Afrique DR)

Commandos d'Afrique inhumés au Canada

- Adjudant-chef Noël Texier
- Sergent-chef Eugène Guillemot
- Sergent Abdessalem Ben Ali
- Sergent Jean Moret
- Caporal Ben Achour Ghouti
- Volontaire Pierre Belquier
- Volontaire Aksoun Miloud
- Volontaire Marcel Jouvinneau
- Volontaire André Lemaire
- Volontaire René Nardoux
- Volontaire Jacques Pancrazi
- Volontaire Serge Poussard
- Sergent Gaston Vallaur *

Au moment où le Groupe de Commandos d'Afrique va se mettre en marche vers Toulon, un premier bilan des pertes peut être établi. La Romeo Force a perdu 12 hommes au cours de l'opération de débarquement et de l'assaut du cap Negre. Soit également dénombré 37 blessés et 4 malades dont 24 seront évacués. Du côté allemand, les estimations portent sur plus de 300 tués ou blessés et près de 700 prisonniers.*

* Appartenant au 1^{er} BCP, décollé le 23 novembre 1945.

6 / Outre de la première heure (general Bouvet). Une autre source fait état de 300 tués et près de 300 prisonniers. (Une opération secrète) Le débarquement de Provence. Cf Paul Gaucic

Chapitre 3

Libérez Toulon !

ULTRA SECRET - US AND BR TOP SECRET

Ex. N° _____

N° de Réf.
X-1065

HEADQUARTERS SEVENTH ARMY
APO 758

AC 370 - 0

BIGOT-ANVIL

TOP SECRET
Auth: CG, Seventh Army:
Initials: DP
Date: 13 July 1944

13 Juillet 1944

PLAN SCHEMATIQUE DE L'OPERATION "ANVIL"

CARTES: FRANCE, 1/250.000

Feuilles 37, 38, 42, 43.

I. MISSION

- a. Etablir une tête de pont à l'EST de TOULON et s'en servir comme base pour l'attaque et la prise de TOULON.
- b. Ensuite, prendre MARSEILLE et pousser en direction de LYON et VICHY.

Extrait de la note ultra secrète datée du 13 juillet 1944 émanant du quartier général de la 7e armée américaine.

Dans la perspective de l'opération "Anvil", les objectifs qui constituent Toulon et Marseille, deux ports d'importance dans le secteur sud, sont partagés entre les deux armées. Les Américains et les Anglais doivent assurer les étapes suivantes de la reconquête du territoire méridional français. Pour le haut commandement allié, et en tout premier lieu pour celui de l'armée française d'Afrique, la prise de Toulon et de Marseille constitue un symbole fort, une priorité absolue. Le Général de Lettre de Tassigny va employer toutes les forces dont il dispose pour atteindre ces objectifs dans les délais les plus brefs. Même avant de libérer Toulon, il convient à présent de réduire toutes les défenses adverses échelonnées le long des soixante kilomètres de côte qui séparent Toulon des plus proches plages du débarquement.

Après avoir parfaitement rempli sa mission de débarquement, le Groupe de Commandos d'Afrique contrôle secteur côtier Ouest de "Dragon"; notamment le col du cap Negre et le carrefour de la Môle sur la route de la forêt du Don.

Les secteurs de débarquement de Cavalaire et du golfe de Saint-Tropez sont, de ce fait, à l'abri d'une éventuelle attaque allemande terrestre venant de l'ouest. Précisément, le 15 au matin, la 3rd US Infantry Division a lancé deux de ses trois régiments à l'assaut des plages de Cavalaire et de Pampelonne. L'opération amphibie est parfaitement menée, et se solde par une réussite totale. Cavalaire et les villages de la presqu'île de Saint-Tropez sont libérés au cours de la journée du 15.

Après être entré en libérateur au Lavandou et à Bormes le 17 juillet, le Groupe de Commandos d'Afrique qui est subordonné à la 3rd US Infantry Division, reçoit le lendemain l'ordre de pousser en direction de La Londe-les-Maures afin de se positionner en défensive, dans le secteur côtier Est d'Hyères; pendant que les Américains débloquent par le Nord en passant par Collobrières pour s'emparer de la ville. Bouvet est donc convoqué par le Major General O'Daniel qui lui indique la teneur de cette nouvelle mission.

Au sortir de l'entretien, le patron des commandos confie au capitaine Ducourau le soin de mener une reconnaissance

motorisée en direction du pont du Gapeau et du Golf Hotel.

Le 1^{er} Commando accompagné de la section de mortiers du

sous-lieutenant Ducat se met donc en route.

En fait, ce que Bouvet va apprendre un peu plus tard, c'est que des éléments d'infanterie US et un peloton blindé comprenant trois chars légers américains et un Tank Destroyer M10 ayant dépassé La Londe-les-Maures, ont essayé des tirs provenant d'une solide position allemande camouflée sous les pins de la colline du Galoupet qui domine la baie des Salins, à la limite des communes d'Hyères et de La Londe.

Tenu par des marins, canonniers de la 3/MAA 627 (voir Uniformes n° 240), la batterie de Mauvanne comporte, outre la fortification française construite à la fin du XIX^e siècle, quatre imposants ouvrages héliotropes de type M 272 armés de pièces de 15 cm ThSK C/36 et un poste de direction de tir Leiststand

M 262. Le commandement de la Marine Kust Batterie de Mauvanne est assuré par l'Officier marin-Artillerie der Reserve Ernst Glötz, le commandant adjoint étant le Lieutenant MA d.R Hubert Kirchner.

Régulièrement, des obus tirés depuis la batterie tombent un peu en avant de la position occupée par les Américains, interdisant toute progression. En effet, le peloton de chars US ne fait pas le poids : même si un tir de roquette d'un des chars à fusil fait mouche sur l'épaule du béton juste au-dessus de la fenêtre de vision supérieure du poste de télémetrie du Leiststand M 262. Glötz, situé à l'extrême Est de la batterie est en effet le plus proche de la route.

Lorsque Ducourau et son groupe de reconnaissance arrivent à hauteur des blindés américains qui se sont dressés au regard du poste d'observation allemand, il apprend l'existence de la MRK (Marme Küsten Batterie). Mais personne n'a pu réellement évaluer l'importance de cette batterie. Le lieutenant américain qui commande le peloton lui explique brièvement qu'il n'est pas question de poursuivre tant que la batterie n'aura été réduite au silence et que pour sa part, il ne veut faire courir aucun risque inutile à ses hommes.

Rendant compte de la situation au lieutenant-colonel Bouvet, Ducourau lui indique qu'il se trouve au passage à niveau de la Pascalotte, à environ deux kilomètres à l'est d'un ou deux ouragés bâtonnés allemands abritant des canons et propose d'effectuer une reconnaissance. Bouvet acquiesce, en invitant à la plus grande prudence.

À l'assaut du béton de Mauvanne

Avec la section de choc de l'aspirant Maury, celle de reconnaissance de l'aspirant Jeannier et le petit groupe du service de santé du môleçon auxiliaire Plancke, le capitaine Ducourau entame l'approche de la batterie à travers les vignes qui couvrent le terrain à droite de la route. Le reste du Commando demeure en arrière avec les Américains. La section de mortiers du sous-lieutenant Ducat avance avec ses jambes en longeant la RN 98 jusqu'à la limite de sécurité au-delà de laquelle le feu meurtrier des canons de Mauvanne aurait raison de leur tempérament. La soixantaine d'hommes qui suit Ducourau avance prudemment, cherchant à se dissimuler le

plus possible dans les vignes. Après avoir croisé d'inquiétants panneaux portant la mention "Achtung Minen", le capitaine, faisant appel à son sens inné du terrain, a choisi de faire poursuivre ses hommes en empruntant un fossé couvert de ronces qui borde les vignes. A raison, il pense que cet itinéraire est exempt de mines.

Les jésos de la section Ducay ont stoppé sur le bord de la route. Les mortiers et les munitions sont emportés à dos d'hommes en longeant la route. Sur la droite, à quelques dizaines de mètres de la route, se dessine un fossé bordé de rosiers. Ducay décide d'y positionner ses mortiers, prêts à intervenir sur ordre de Ducourneau.

Au même moment, les commandos progressent dans l'inchangement de rompre sommairement débité à la machette. Par radio le lieutenant-colonel Bouvet avertit que "bouillant capitaine". "Attaquez Mauvanne est un très gros morceau, trop gros peut-être. Il y a du bétail et de l'équipage, soyez très prudent !"

Ducourneau fait part à son chef, non plus d'une simple reconnaissance, mais de son impénitent désir de s'emparer de la position allemande. Bouvet hésite, puis s'en remet à la capacité de décision de son capitaine à qui il donne carte blanche.



Vue depuis le chemin d'accès à la batterie de Mauvanne implantée sur la colline du Galoupet. Le chemin orienté Sud-Nord depuis la RM 94 au lieu-dit Saint-Nicolas, conduit au Domaine du Galoupet et à la batterie en contournant la colline d'Est en Ouest. (DR)



Carte CA3/1
Situation de la batterie de Mauvanne extraite d'une carte d'état-major.
L'axe de progression du groupe du capitaine DUCOURNEAU déroulé sur la position de la batterie de mortiers de la section du sous-lieutenant DUCAY sont indiqués en rouge.

La ferme du Pin Neuf dépassée, puis celle du Pin Vieux c'est enfin celle Galoupet qui apparaît à cinq cents mètres droit devant, nichée au pied de deux mamelons. Mauvanne est juste derrière. Ducourneau et ses hommes poursuivent leur progression en franchissant des réseaux de fils barbelés. À ce moment, il est un peu moins de 15h00 sur ordre de leur capitaine, les deux sections relâchent à l'assaut des cotés 43 et 81,2, les mamelons situés juste derrière la ferme du Galoupet. La section Maury sur la droite et celle de Jeannerot sur la gauche en atteignent le sommet en quelques minutes. Deux blockhaus se dévoilent à leurs yeux à deux cents mètres : le M 262 et le premier M 272, situé un peu au-dessus. La colline est couverte de pins et les ouvrages bétonnés sont camouflés sous des fûts et des brachages ; les commandos ne voient donc pas les autres blockhaus implantés plus à l'Ouest. Profitant de l'effet de surprise, l'attaque des deux casemates est lancée.



En rouge, axes de l'attaque des commandos du capitaine DUCOURNEAU depuis les cotés 43 et 81,2 en direction de la batterie de Mauvanne le 18 août 1944.

Dévalant la pente des mamelons, les hommes des deux sections essaient les rafales d'armes automatiques mises en batterie par les défenseurs de Mauvanne, qui occupent les contreforts immédiats de la batterie, elle-même couronnée d'un réseau de barbelés. Le combat ne semble pas tourner à l'avantage des commandos qui, après avoir cassé les barbelés, donnent grise la tête opposée sous le feu des mères allemands. Pluseuls hommes sont touchés, il y a déjà de rues et des blessés dans les rangs des sections Maury et Jeannerot. Le poste de direction de tir est pris d'assaut à l'arme automatique et à la grenade. Mais les canonniers de la Kriegsmarine sont des coriaces : ils résistent. Au milieu des rafales et des explosions de grenades, un corps à corps incertain s'engage entre commandos et artilleurs de marine allemands. L'assaut risque de tourner au désastre. Ducourneau évaluant rapidement ce risque donne l'ordre aux mortiers de Ducay d'ouvrir le feu. Peu après les obus commencent à salabatir dans un fracas épouvantable sur la position occupée par les Allemands. Les défenseurs de Mauvanne ébranlés par le volume de l'assaut et les explosions des obus de 81 commencent à se rendre. C'est à ce moment que les commandos découvrent l'existence de deux autres blockhaus M 272 dissimulés sous les pins.



Le poste de direction de tir de la batterie de Mauvanne. Le Lietstand DR 262 est implanté à l'extrême Est de la colline. Camouflé sous des barbelures à la peinture brun-rouge, des fûts et de brachages, c'est un ouvrage en béton armé construit sur deux niveaux. Au niveau inférieur s'ouvre, sur l'Est, une fenêtre pour observation binoculaire, tandis qu'au niveau supérieur est installé l'appareil de télemétrie réglant le tir des pièces de 15 cm. Lancé à l'ouvrage s'effectue par terrière grâce à un escalier en béton. (DR)

Titre d'épaule "commandos" brodé à la machine en fil noir sur fond de drap gris bleuté et écaillé "France" cousus sur le bas de la manche gauche. Le titre d'épaule est une confection locale précoce perçue en Algérie au moment de la formation à Stavropol. Plus tard, il sera brodé mécaniquement en fil rouge sur fond de drap bleu foncé. Certaines photographies d'archives montrent de rares versions brodées à la main en canette dorée pour la tenue de sortie les officiers. L'écusson France est une fabrique américaine brodée mécaniquement qui va largement entrer dans la dotations des troupes françaises d'Afrique.





Notre commando de la section du sous-lieutenant Jeannin va bientôt être engagé dans les combats pour la prise de la batterie de Mauvanne. Il fait une chaleur étouffante en ce début d'après-midi du 18 août 1944 et le soleil brûle impitoyablement les visages couverts de sueur des commandos. Dans ces conditions, la visière du casque Adrian modèle 1926 recouvert d'un filet de camouflage offre une bonne protection pour les yeux rouge par la poussière.

Les manches de la chemise US en flanelle Star Flannel OD, ont été retroussées. L'équipement individuel entièrement fourni par les USA est constitué des bretelles de suspension suspenders, Belt M-1936 ; du ceinturon Belt, M 1936 , d'une paire de porte-chargements Pocket Ammunition Magazine pour le pistolet mitrailleur

Thompson M1 A1 , d'un bidon individuel avec son quart en acier inoxydable dans sa housse Canteen w. Cup Stainless Steel ; d'un poignard avec fourreau en fibre synthétique Knife Trench, M3 w. Scabbard M8 et d'une pochette à pavement Pouch, First Aid Packer, M-1924 Un sac de transport pour 3 roquettes de Bazooka dans leur étui de carton baumé Bag, Carrying-Rocket, M6 est porté en bandoulière sur le côté gauche. Le bas du pantalon modèle 1937 en serge de laine Trousers, Wool Serge, OD, Light Shade, spécial est glissé dans des guêtres en forte toile de coton kaki clair Jus brodequin à bout rapporté Shous, Service, sont en cuir retourné avec semelle entièrement en caoutchouc, ce modèle entre en rotation au début de l'année 1943. L'armement individuel est constitué du pistolet-mitrailleur Thompson M1A1. Le lance-roquette antichars M1A1 Rocket Launcher, M1A1, autrement appelé "Bazooka", entré en dotation au milieu de l'été 1943, il succède au modèle M1 mis en service un an plus tôt. D'un calibre de 2,36 in (59,94 mm) la Bazooka tire une roquette High Explosive Rocket, 2,36 inch, M6A1 à charge creuse capable de porter 15,2 cm de blindage quelle que soit la distance atteinte par le projectile.



L'uniforme fourni par l'intendance de l'US Army s'agrémente du titre déposé "Commando" et de l'écusson tricolore "France", tous deux cousus sur le haut de la manche gauche de la chemise. Lors des opérations en Provence, les commandos d'Afrique, portent très souvent leurs galons de grades sur le

devant, au niveau de la troisième boutonnure de la chemise. Pour les officiers qui touchent la chemise d'officer, les passants de grade, sont très souvent présents sur les pattes d'épaule. Au sein de l'unité, l'armement individuel privilégié est le pistolet-mitrailleur Thompson M1A1 calibre 45



L'un des quatre M 272 de la batterie de Mauvanne. Les pièces de 15 cm TotsK C/36, d'une portée maximale de 10 km et de 20 kilomètres sont servies par des canonniers de la Kriegsmarine. L'obus d'un poids de 45 kg est propulsé avec une vitesse initiale de 835 m/s (DR)

Un tir d'obus flambeaux demandé par Ducourneau dissimule les commandos aux défenseurs et leur permet d'approcher au plus près des ouvrages. Des commandos des sections Jeannenot et Maury qui avaient été tenus en réserve jusqu'alors sur les cotés 43 et 812 interviennent à leur tour. L'an après l'autre, les M 272 sont attaqués à la grenade ou à la roquette de "bazooka", forcant leurs défenseurs à se rendre. Mais une grande confusion règne dans les combats à l'extérieur des blockhaus. C'est au corps à corps que le terrain est croquant.

Tandis qu'un quatrième M 272 se dévoile à droite, Ducourneau jette dans la bataille ses dernières réserves : les commandos de la section Ducay qui, quinze jours couvert des reseaux ou ont été mis en batteur les mortiers, montent très rapidement à l'assaut de Mauvanne. Le dernier outrage est à peine enlevé par les hommes de Ducourneau, qu'une contre-attaque des marins allemands les menacent d'encerclement.

Autre M 272. Il s'agit de la casemate n°3 de la batterie de Mauvanne. La pièce de 15 cm TotsK C/36 est bien visible derrière son bouclier. (DR)

Reagissant rapidement, la combativité des commandos sera le reste. Cet ultime sursaut allemand échoue de justesse. L'après-midi est déjà bien avancé lorsque dans la fumée mêlée de poussière les derniers défenseurs de la batterie de la Kriegsmarine lèvent les mains en signe de reddition. Une centaine de prisonniers en uniforme feldgrau sont rassemblés sous la gâche d'une pagne de commandos qui vont les conduire jusqu'à la coopérative de La Londe-les-Maures où ils seront pris en charge par les unités de l'armée.

Lorsque le lieutenant-colonel Bouvet arrive à Mauvanne, il croise la colonne de prisonniers avant de féliciter vivement le capitaine Ducourneau pour son exploit, puis de l'attraper de pure forme : pour son imprudence. Bouvet pense qu'il sagit là d'un "coup de folie, mais volonté réussie". Pénétrant dans un des blockhaus, Bouvet se trouve en présence de l'obtenant MA d'Ernst Gföter gisant sur le terrain. L'officier, très grièvement blessé au ventre va mourir. Il demande dans un dernier souffle au patron des commandos un dernier service : "Faire dire à sa fille en Allemagne que son honneur de marin est sauf". Avant de s'éteindre, l'officier de marine allemand demande également à Bouvet quelle est la troupe qu'il commande et qui l'a vaincu. Le lieutenant-colonel Bouvet, respectueux de cet "ennemi qui sait mourir en soldat et en gentleman" lui fait rendre les honneurs. Bouvet s'acquittera de l'ultime demande de l'officier auprès de sa fille. Une trentaine de commandos, parmi lesquels 5 tués, ont été mis hors combat, tandis que du côté allemand sur un effectif de 150 hommes, 100 sont prisonniers, les autres ont été tués ou blessés, les morts sont enterrés sur place, devant le M 272 le plus proche du Leutnant M 262. Les premiers soins aux blessés sont dispensés sur place par l'équipe du médecin auxiliaire Mancke.

Commandos tués lors de la prise de la batterie de Mauvanne le 18 août 1944

- Sergent Pierre Moisset
- Caporal Jacques Bosdron
- Caporal Kenoudi Ahmed
- Soldat de 1^{re} classe Nono Rassi
- Volontaire Pierre Degrelle



Le 18 août en fin de journée, le capitaine Ducourneau, en chemise US avec passant de grade aux poches d'épaule, s'entretenant avec d'autres officiers devant la malamotte fortifiée de la batterie de Mauvanne. Le capitaine Aquilina, chef du Commando de commandement apparaît, coiffé d'un casot US à l'extrême droite de la photo. (DR)



Le capitaine Ducourneau, le vainqueur de Mauvanne, devant l'un des quatre M 272. (DR)

Les commandos vont passer la nuit sur place. Bouvet, quant à lui, rejoindra dans la soirée le PC du général O'Daniel installé au carrefour de la Verrière sur la commune de Bormes.

Il fait son rapport à son supérieur, l'informe, non sans fierté, de la prise de la batterie de Mauvanne par ses commandos. O'Daniel félicite Bouvet et fait l'éloge de ses hommes en lui disant : "Votre Commando rase plusieurs régiments d'infanterie".

De retour à son PC de La Londe-les-Maures, Bouvet apprend du général Larimont qu'un ordre du général de Latrée de Tassigny va mettre son Groupe de Commandos à disposition de la 1^{re} DFL et l'amener à enlever le fort du Coudon.

Dans la fin de l'après-midi, le 3^{me} Commando qui s'est occupé du cap Bénat est transporté par camions GMC à La Londe-Toré. Tôt le 19 au matin à bord d'une jeep, Bouvet se rend à Pierrefeu afin d'y retrouver le général Diogo Brosset, commandant la 1^{re} DH, ainsi que les généraux Gossard de Monsabert commandant la 3^{me} DIA et Paul Azan, chef des PFI du secteur de Toulon. Son viel ami de l'école de guerre, le général Brosset, fait le point quant à la situation des forces françaises chargées de prendre Toulon, fermement tenu par les Allemands qui y ont concentré leurs réserves et bénéficié d'un nombre important de points d'appui fortifiés. A ce titre, le fort du Coudon, situé au sommet d'un pic calcaire qui culmine à 707 mètres à l'Est de Toulon, occupe une position essentielle dans le dispositif défensif allemand. Selon le général de Latrée, de l'enlèvement sans délai de cet observatoire dépend le développement ultérieur de la campagne.

L'opération du Coudon

Au 19 août, les Allemands sont établis à l'Est de Toulon, le long de la rue droite du Gapeau, suivant une ligne qui passe par Solles-Toucas, Solles-Pont et s'étend jusqu'au Golf Hôtel à l'est d'Hyères. Le point qui englobe le Gapeau près du Golf Hôtel a été détruit, interdisant toute progression de blindés vers Hyères. Le Golf Hotel ou se sont retranchés les grenadiers américains du IV./Grenadier-Regiment 917, est un important point d'appui ou partent des tirs de batteries de mortiers de 81 en direction du poste détruit sur le Gapeau.



Le Gapeau à l'Est de la ville d'Hyères. (DR)

Ci-dessous : Pont détruit sur le Gapeau à l'Est d'Hyères.
À partir du 20 août, les caporaux du 101^e régiment de génie des réserves gendarmeries vont entreprendre la rétablissement du passage : d'abord par un by-pass, opérationnel au matin du 21 puis en jetant un pont Bailey sur la rivière. Un bulldozer Caterpillar D7 procéda au déblaiement de la PFM 90 à hauteur du pont détruit. (DR)



Ce même 19 août à 13h30, Bouvet arrive au PC du général de Lattre à Cogolin. Il y reçoit confirmation de sa mission sur le Coudon et apprend le rattachement du Groupe de Commandos d'Afrique à la 9^e DFC du général Magan.

Pour Bouvet, la mission est claire, il la résume ainsi :

*"il signifie
1^e de chercher un trou dans le dispositif adverse,
2^e d'entrer avec tout le groupe
3^e de lever le fort
4^e d'exécuter tout ceci très vite, car, le Coudon tombe,
c'est pour la défense adverse de la ligne du Gapeau un coup mortel"*

S'emparer en comptant sur ses seuls moyens, du fort tenu par des marins de la Kriegsmarine n'est pas affaire facile... Bouvet le sait. Aussi, dès qu'il effectue l'après-midi même une reconnaissance personnelle en direction de Guernes. Ce même après-midi, le Groupe est transporté par des camions de la 1^{re} DFL depuis la Londe jusqu'à Pierrefeu par un itinéraire détourné qui passe par le col du Bœuf et Colobrèze. Les feux des positions allemandes rendent en effet impossible l'itinéraire direct qui longe le Gapeau entre Hyères, Pierrefeu et Guernes.



De gauche à droite, capitaine Tonnerre, sous-chef d'état-major et chef d'état-major du Groupe de Commandos d'Afrique (DR)

Avant "tut" les défenses allemandes de Sollès-Pon et de Sollès-Toucas lors de sa reconnaissance et selon les renseignements obtenus de la part d'un ancien SNR de Saint Cyr, habitant de La Guéranne, Bouvet estime que les défenses allemandes sont moins denses au nord de Sollès-Toucas : c'est donc au nord de ce village, à La Guéranne, que sera effectuée la percée du dispositif adverse. De là, la fantaisie sera lancée vers le Coudon en passant par le couvent de St Hubert, le col de la Mort de Gauier, la plaine des Sévres et le Bœuf ponctué.

A 22 heures, les camions transportant le Groupe parviennent enfin à Guernes. La nuit étant déjà bien avancée il n'est pas question, en dépit des ordres, de se séparer des camions. Bouvet décide donc de transporter son unité tous leurs étangs le plus près possible de l'objectif : à cet effet, un guide est requis qui doit les conduire jusqu'à La Guéranne.

Jusqu'à cinq heures du matin, les véhicules vont tourner en rond, pour se retrouver à Guernes. Bouvet ordonne à ses hommes de débarquer des camions, la progression va devoir se faire à pied et en plein jour. A 7h45, un petit groupe de tête ayant mission d'arrêter l'engorgement sur la piste de Valras, il est suivi par le reste du Groupe qui transporte tout le matériel, notamment les mortiers de la section Ducy.

Vers 10h00 La Guéranne est atteinte par les éléments de tête. Vers midi les 600 hommes du Groupe ont franchi le Gapeau au même endroit, tandis que l'avant-garde a atteint le cirque de Vallaurie.

Vers 15h00, à l'issue d'une marche harassante, la ferme des Amis à l'Est du couvent Saint-Hubert est atteinte ; les hommes sont épauvêtis. Bouvet, après avoir rendu compte de sa situation à la 9^e DFC observe la silhouette du Coudon à la jumelle, à quelques kilomètres plus au Sud. Après avoir reçu la confirmation de l'ordre d'attaque du fort du Coudon il réunit ses officiers chefs des Commandos et carte dépliée, il expose son plan d'attaque. C'est le capitaine d'Armagnac qui prendra la tête d'un détachement léger constitué de la section de combat de l'adjoint-chef Giuseppe du Commando de commandement, de la section de reconnaissance de l'adjoint-chef Ricca du 2^e Commando et de la 2^e section de choc du lieutenant Angèle-Daurac du 3^e Commando. Ce détachement d'assaut sera en charge d'approcher l'objectif pendant la nuit et de l'attaquer à 4h00. D'abord le fortin du Bœuf pointu en ligne contrebas et à un kilomètre au Nord-Ouest du Coudon, puis le fort du Coudon lui-même. Pour le reste du Groupe, sa mission est de pousser en avant en cas de réussite de l'assaut. En cas d'échec, il sera engagé pour encercler les ouvrages.

A 20h00, Bouvet et d'Armagnac gagnent la côte 3694 de laquelle ils peuvent observer le Coudon ayant la tombée de la nuit.



Face Sud du fort du Coudon, telle qu'il se présente au moment de l'assaut des commandos le 21 août 1944. (DR)

Après le départ du détachement d'Armagnac, le Groupe se sépare à son tour. Vers deux heures du matin, le PC de Bouvet s'installe à la ferme de Cordeire. Les hommes sont épousés et s'assoupissent les uns après les autres. Vers 4h30, toujours sans nouvelles du détachement d'Armagnac, Bouvet est inquiet et s'impatiente. À 5h00, alors que le jour commence à poindre, Bouvet fait appeler le chef de Bataillon Ruyssen, ainsi que les capitaines Ducourneau, Bonnard et Farret. Rapidement le patron des commandos leur expose son plan.

Il charge Ducourneau d'attaquer l'ouvrage principal par l'ouest, en passant par le Bau Pointu, tandis que Bonnard et son 3^e Commando se glisseront sous l'ouvrage pour attaquer en liaison avec Ducourneau par le Nord et l'Est. Farret et le Commando d'accompagnement demeureront en réserve : les mortiers de la section Ducay seront mis en batterie derrière la dernière colline afin d'appuyer l'un ou l'autre des commandos lancés à l'assaut. Le 2^e Commando sera également placé en réserve. À peine Bouvet a-t-il terminé de donner ses ordres, que le capitaine d'Armagnac surgit avec quelques-uns des éléments du détachement d'assaut. Il rend compte de la dispersion du détachement d'assaut après avoir atteint le Bau pointu, vide de tout occupant. Profitant d'une légère brume qui se leve, Bouvet n'éprouve pas sur ce fut très regrettable et ordonne la mise en route. La progression est difficile car le sol raviné et instable du massif calcaire se dérobe continulement sous les pas. La végétation, faite de chênes kermès et de chênesverts, indique un parcours couru à travers cette garrigue inhospitable. En fin de matinée, le Bau Pointu est atteint par les commandos. Bouvet y installera son PC vers 11h00.

L'attaque du fort du Coudoun, coordonnée par le capitaine Ducourneau est lancée. Les défenseurs parviennent à repousser un premier assaut qui visait la porte principale. Ducourneau décide alors d'escalader la muraille d'enceinte Nord. Par chance, et du fait qu'elle surplombe une falaise abrupte, les Allemands n'ont pas jugé nécessaire d'en assurer la défense. Il est un peu plus de 13h00, précis mms, Ducourneau, suivi du lieutenant Girardon du 3^e commando et six de ses hommes se hissent à la force des bras au sommet de la muraille. Les cordes d'escalade sont rapidement mises bout à bout afin de hasser les armes et de permettre au reste des commandos de franchir le mur d'enceinte. Dans la cour du fort, les Allemands sont totalement surpris de l'intrusion inattendue des commandos. Des échanges de tirs d'armes automatiques laissent plusieurs marins au sol, tandis que chacun tente de s'abriter comme il peut. Les commandos nettoient méthodiquement pièce après pièce. De nombreux prisonniers sont regroupés dans la cour tandis que les hommes poursuivent la conquête de l'ouvrage en pénétrant dans les souterrains où se sont réfugiés des défenseurs. Vers 16h30, à l'issue des combats au corps à corps, les marins de la Kriegsmarine, fais prisonniers, sont ramenés vers la cour. C'est le moment que choisit l'obéducteur commandant le fort, pour tirer une fusée rouge. Dans les deux minutes qui suivent,

un important tir d'obus fusants sabat sur le fort. Le signal rouge intimé aux batteries allemandes de Saint-Mandrier d'ouvrir le feu sur le fort. Les éclats touchent des commandos, mais aussi des Allemands. Le capitaine Ducourneau, bien que blessé au mollet par un éclat d'obus, fait placer les prisonniers allemands au centre de la cour, tandis que ses commandos se mettent à l'abri dans les galeries.

Plusieurs soldats allemands sont touchés par des éclats ayant frappé leur officier, sous la menace de Ducourneau, ne tire une fusée blanche, signifiant aux batteries de cesser le tir ; il est presque 17h00. Un drapeau tricolore est hissé sur le fort. Les blessés des deux camps sont soignés par le détachement médical du médecin auxiliaire Plancke. Il y a de nombreux tués parmi la centaine de défenseurs allemands, la plupart appartenant à la 51. Funkmess-Kompanie.

Les commandos vont denumer quant à eux douze tués dont les noms suivent :

- Lieutenant Bernard Girardon ¹
- Sergent-chef Lucien Thévenot
- Sergent Paul Atlan
- Sergent Kadour Ben Rahal
- Caporal-chef François Bellegarde
- Caporal-chef Jean Panguefhas
- Caporal Pierre Haurou
- Volontaire Lucien Benbaron
- Volontaire Ali Drif
- Volontaire Ben Kadour Larbi
- Volontaire Edouard Bousset
- Volontaire Raoul Teror



23 août 1944, dans la cour intérieure du fort du Coudoun les cadavres des défenseurs de la Kriegsmarine tués lors de l'attaque gisent au sol (DRB)

¹ En 1946, le fort du Coudoun sera rebaptisé Fort Lieutenant Girardon



Fort du Coudoun 22 août 1944. On gauche à droite : Capitaine Aquilina, jeune volontaire de 18 ans, surnommé "Ernest" et sous-lieutenant Ducret, auteur de la plupart des photos des commandos d'Afrique (DRB)



Un tir sur un "bazooka" des commandos d'Afrique s'apprête à effectuer un tir.
Le lance-roquettes est effectivement utilisé contre les blindés, mais il peut également être employé avec succès pour déloger les occupants d'un blockhaus.



Les munitions pour le pistolet-mitrailleur Thompson sont conditionnées dans des boîtes en carton contenant 50 cartouches. Cinq boîtes permettent de garnir les douze chargeurs de 20 coups emportés dans les deux poche chargeurs

Pour le lieutenant-colonel Bouvet, ouvre les félicitations méritées que lui adresse le général de Lattre, l'exploitation du succès du Coudon devrait se traduire par la mise en place d'un détachement de liaison et d'observation d'artillerie de la 9^e DIC. Il profiterait de cet observatoire exceptionnel à l'intérieur même de la défense allemande de Toulon. Malgré leurs demandes de Bouvet auprès du général Magrin, rien ne sera fait dans ce sens et Bouvet assistera impuissant à l'échec des premières avant-gardes de la 1^{re} DB devant La Valette, où les Allemands ont concentré d'importants moyens artilleraires. Les mortiers de Ducay vont néanmoins détruire une batterie hippomobile allemande forte de cinq canons et d'une centaine d'hommes qui se trouvaient à portée de tir à 1 500 mètres en dessous du fort, à l'entrée Est de la petite localité de La Valette.

La journée du 22, les commandos demeurent sur place et peuvent recuperer un peu, tandis que les "Chocs" du capitaine Lejot s'emparent du mont Faron. Les batteries allemandes tirent des obus fusants au-dessus du Faron, puis au-dessus du Coudon. Fort heureusement Bouvet a ordonné à ses hommes de gagner les abris souterrains. Les tirs occasionnent que des dégâts matériels, somme toute peu importants.

Descente sur Toulon

Le 23, le lieutenant-colonel Bouvet reçoit l'ordre de quitter le Coudon avec ses hommes et de descendre sur Toulon. Cet ordre, qui émane de la 9^e DIC est, selon Bouvet lui-même, pratiquement inexecutible. En effet, le Coudon se trouve toujours à l'intérieur des lignes allemandes et les commandos, qui combattaient depuis le 19 août sans arrêt dans les conditions que l'on a vues, auraient besoin de récupérer. Confirmation de l'ordre par le général de Lattre, partant au patron des Commandos, il n'est plus question de temporiser. Bouvet détermine rapidement un axe qui devrait lui permettre d'atteindre Toulon en glissant par le Faron, puis en pliant sur Beaulieu et les carrières.

Malgré une journée déjà bien entamée et l'épuisement des hommes, le 3^e Commando du capitaine Bonnard entame sa descente sur Toulon : le lieutenant-colonel Bouvet a pris lui-même la tête du détachement.

Il y a une telle lassitude, une telle fatigue, que les hommes dorment debout, même les cadres ont perdu leur mordant. Bouvet, inquiet de l'état de ses commandos seméjamment fermement à leur rappeler le serment fait à Sud Ferrach. Il fait nuit, la colonne reprend sa progression. Peu après, une hantise allemande installée sur la pente du Faron est signalée. Bouvet

apprend que des mitrailleuses flanquent la position Arzan de pourtaire, il convient donc de réduire cette position. Après une approche silencieuse en colonne par un, les commandos parviennent aux abords de la batterie à 1h00. Bouvet fait l'assaut pour 2h00. Étossés de fatigue, les commandos et Bouvet lui-même tombent dans les bras de Morphée.

A 4h00, Bouvet est réveillé par une rafale de balles traçantes. L'affaire est ratée, il faut se rabattre sur la Chaberte.

Le jour se lève, ce 24 août et Bouvet décide de tenter un assaut direct contre les carrières. Aux Allemands qui les occupent, il fait annoncer qu'il va "les griller au lance-flammes s'ils ne se rendent pas".

Afin de rendre plus crédible sa menace, Bouvet fait disposer les lance-flammes allemands récupérés lors de l'assaut du cap Nègre. Peu après, les Allemands se rendent et sont pris en charge par les tirailleurs sénégalais de la 9^e DIC qui viennent d'investir La Valette.

A Baudouin, au pied du Coudon, les commandos découvrent un important dépôt de munitions et d'armes abandonné par les Allemands. MP 40, P38 et autres P08 vont faire le bonheur de nombreux commandos amateurs de "prises de guerre".

Pour le Groupe de Commandos d'Afrique, la bataille de Toulon se poursuit par des combats de rues aux cotés des "Chocs" du capitaine Lejot. Ces combats les conduisent à l'Ouest de la ville où, après avoir effectué des tirs de mortiers, ils s'apprêtent à donner l'assaut au fort de Malbouquet qui protège la partie Nord de l'enceinte de l'arsenal maritime. Mais le général Magrin intervient, ordonnant formellement aux commandos de laisser l'honneur d'enlever cette position à ses colonistes.

La reddition allemande du Kommandeur Heinrich Ruhfuß (1895-1995), commandant le Seido Riviera depuis le 4 mai 1944, interviendra le 28 août, mettant ainsi fin à la bataille de Toulon.

Pour le Groupe de Commandos d'Afrique va débuter une période de huit jours de repos bien mérité au Lavandou, période au cours de laquelle des liens privilégiés vont se tisser avec la population locale reconnaissante. Puis à partir du 3 septembre, jour de la libération de Lyon, le groupe sera mis à la disposition des autorités marseillaises pour aider au maintien de l'ordre dans la cité phocéenne aux prises avec les fanfarades et exactions des "résistants du mois de septembre" et autres "exoties", qu'il convient de désarmer et de remettre à leur place.

Depuis le 4 septembre, le Groupe de Commandos d'Afrique est en place à Marseille pour participer au maintien de l'ordre dans la capitale phocéenne en proie aux turpitudes de nombreux "néo-résistants", plus enclins à tondre des femmes et à régler des comptes personnels qu'à se mesurer aux Allemands, même en retraite.

Le lieutenant-colonel Bouvet n'a pas été long à comprendre la raison de la nouvelle mission qui échait à ses commandos. Mission de maintien de l'ordre, bien éloignée de celles accomplies par le Groupe jusqu'alors. Les Allemands, prisonniers ou en fuite, apparaissent tout à coup une multitude de FFI improvisés armés et arborant force galons et autres brassards, souvenirs de la plus pure farceuse. Chaque jour qui voit voguer un peu plus les troupes de la Wehrmacht occasionnant un grossissement proportionnel des rangs des FTP et FFI de tous crins. Plusieurs dizaines de milliers, d'après certaines sources, auraient endossé pour la circonstance leur plus credible uniforme : de résistant.

Le général de Lattre de Tassigny décide, donc, à la fois pour ramener l'ordre et pour grossir les rangs de l'armée française de libération, d'incorporer le maximum de FFI plus ou moins "enregimées".

Il faut préciser que si certains groupes, notamment le "régiment" "La Marseillaise", commandé par le "capitaine" Listi et comportant une centaine de recrues, n'ont quasiment aucune instruction militaire, d'autres tel le "bataillon de Provence" commandé par le chef de bataillon René de Coursan de La Villeneuve et comptant un demi-milliard d'hommes, présentent un bon degré d'instruction. Autour du bataillon de Provence, dont la devise est "Tête haute", se constitue progressivement le Groupe de Commandos de Provence, placé sous les ordres du commandant de Coursan. Ce Groupe comprendra théoriquement une compagnie de commandement, une

1/ En réalité aspirant de réserve de l'infanterie, Listi sera malgré devant le Conseil de Guerre en novembre, pour répondre du chef d'occupation de fabrication d'écrans de sa compagnie la permettant de porter la solde de combattants inactifs

compagnie hors rang, un Commando d'accompagnement, et deux Commandos de combat. Les éléments du Groupe seront incorporés au Groupe de Commandos d'Afrique à la fin octobre sous l'appellation "Groupe de Commandos de Coursan".



Marseille, 5 septembre 1944.
Les éléments de la section de mortiers du sous-léutenant Ducay du Commando d'accompagnement s'installent à Marseille. Accroupi à l'extrême gauche le commando Pierre Velsch. (coll. Pierre Velsch)



Marseille, septembre 1944.
Les conditions de cantonnement du Groupe de Commandos d'Afrique à Marseille sont souvent précaires. Il faut à chacun s'organiser comme il peut pour améliorer l'ordinaire. (coll. Pierre Velsch)

Les Commandos vont bénéficier d'un mois de repos² à Marseille avant de rejoindre à partir du 6 octobre Salins-les-Bains, une ville thermale de Franche-Comté située à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Lons le Saunier. Le transport du Groupe se fait par route ou par train. Le Groupe de Commandos de Coursouf effectue le même périple et canonne à Marmez, puis à Authoison.



Salins-les-Bains, octobre 1944

De gauche à droite : Commandants René Sastre, Jacques Rbert et Pierre Veitch. Devant au centre : sergent-chef Vincent Pastor.

La partie de la chemise de flanelle anti-balles portée par l'unité est bordée d'un ruban bleu pâle à échancrure. Généralement, l'insigne est porté à droite sur la poitrine, juste au dessus du rabat de poche, mais Pierre Veitch le porte sur son bonnet de police en drap bleu foncé. À l'exception des barrettes de rubans de décos, les chemises sont dépourvues de tout insigne ou marques de grade. (coll. P. Veitch)

Les Vosges

Le 13 octobre, sous la pluie qui ne cesse de tomber, le Groupe de Commandos d'Afrique est transporté en camions vers Ferdrupt, localité vosgienne un peu plus d'un millier d'habitants, située sur la Moselle à 40 kilomètres au Sud-Est d'Épinal. La mission confiée aux commandos est d'ouvrir la route aux blindés du Combat Command 1 de la 1^{re} DB qui doivent franchir le col d'Odern au Nord-Est du Thillot.

L'action des commandos vise à désorganiser les défenses allemandes établies par la 269^e Infanterie Division dans les vallées du Mésol et du Ventron. Sur leur droite, les commandos seront en liaison avec les parachutistes du 1^{er} RCP du colonel Gentil qui doivent sauter du col du Mésol avec le groupement blindé du lieutenant-colonel Duroux. À gauche, la liaison sera établie avec les tirailleurs du 3^{er} RDA du colonel Agostini. Ceux-ci ont déjà progressé depuis Baranges en direction de la ligne de crête piémontaise par le Haut de Grosse-Pierre, le Haut de Bruleux et le Haut de Tonteuf.

² J'égoïsme relatif, car les missions de réapprovisionnement fraîchissent bien souvent en bagages rangés. Bagages à laissé dans les cases, les commandos qui font pas sans craindre tailler des "bien entassés" : ayant toujours le dernier mot.

Le 15, en fin de journée, deux sections du 5^{er} Commando vont franchir le ruisseau des Baranges et amorcer une progression en direction des éléments du 3^{er} RDA afin de prendre le contrôle du carrefour de Travezon et former une tête de pont pour le gros du Groupe. Repérés malgré le crépuscule, les commandos font l'objet de tirs précis de l'artillerie allemande. Le commandant Rigaud, adjoint de Bouvet est blessé à l'œil par un éclat. L'officier de liaison d'artillerie, le capitaine Navelot est également blessé, mais refuse d'être évacué.

En deçà de ces tirs, les commandos ont réussi à se faufiler. Il est 18h00, il pleut toujours et Bouvet fait le point. Son idée est de retenir les manœuvres de l'île d'Elbe et de Provence en poussant par les hauteurs le Haut de Tonteuf pour le 1^{er} Commando et le Commando du capitaine Bonnard, opération dirigée par le capitaine Doucourau. Le Haut de Bruleux et la cote 1011 seront l'affaire du 2^{er} Commando, tandis que le reste du groupe, avec le Commando d'accompagnement et le Commando Farret s'occupent de la cote 743 que la 3^{er} DB n'a pas pu enlever. L'action sur ces objectifs devra être simultanée et entreprise de nuit. L'effet de surprise restant le maître mot, l'opération devra se poursuivre en profondeur et en largueur, pour autant que les effectifs le permettront.

Le 16 à 2h00, l'obscurité est totale. Le Groupe descend depuis la forêt du Géhan en direction du passage sur le ruisseau des Baranges. Des éléments séparés peuvent se retrouver. Le terrain glissant est rendu très glissant par les plates diapositives, une boîte grasse collé aux brodequins faisant tomber les hommes qui se relèvent en lancant des jurons étouffés. Une dizaine de mulots, mons du Marocains ont été détachés au Groupe afin de transporter les munitions, principalement les obus de mortiers de la section Ducay. Ces solides, particulièrement à l'aise dans les pentes de la forêt vosgienne, se montrent par contre très réticents lors du franchissement de la passerelle en bois sur le ruisseau des Baranges. Mais la maîtrise de leurs conducteurs aura finalement raison de leur entraînement.

Aux premières heures du jour, le franchissement du ruisseau est réussi et tous les hommes, à l'exception de ceux du 2^{er} Commando du capitaine d'Armagnac qui ferment la marche, ont franchi la passerelle et sont hors de portée des tirs de l'artillerie allemande. Lorsque le 2^{er} Commando arrive à quelques temps de là, il est immédiatement repéré et subit des tirs d'artillerie lui infligeant quelques pertes.

Vers 7h30, Bouvet fait le point. Les pentes Sud-Ouest de la cote 743 sont occupées par le PC du Groupe et le Commando d'accompagnement. Deux sections du 3^{er} Commando sont également sur zone. L'artillerie allemande plane le secteur. Le 1^{er} Commando et le Commando Bonnard progressent vers le Haut de Tonteuf. L'officier, observateur avancé d'artillerie, est méthodique. Bouvet est convaincu qu'elle saute sur une exploration radiogoniométrique relayée par un efficace

quadrillage de tirs de canons automoteurs mis en batterie sous les couverts de la forêt. La décision de remplacer le poste radio 284 par un 609 à ondes très courtes entraîne la cessation des pilonnages. Sans l'appui des chars, la situation du Groupe devient très préoccupante. Les contacts avec les patrouilles allemandes sont de plus en plus nombreux. Les Allemands disposent également de positions de mortiers protégées par des mitrailleuses. Les escarmouches deviennent fréquentes. Ce même 17 octobre, la colonne muletière de ravitaillement sera rentrée, totalement anéantie.

Le patron des Commandos décide d'installer le PC sur la côte 743 et de rassembler l'unité sur le Haut de Tonteuf. Une difficulté subsiste : les tirailleurs algériens n'ont toujours pas atteint Grosse Pierre et la côte 743, ce qui ne permet pas un déroulement propice au rassemblement de l'unité. Les pertes sont peu importantes, la phase initiale d'infiltration apparaît donc positive. Mais la situation du Groupe va progressivement se dégrader. Vers 16h00, le PC, malgré sa situation en plein cœur de la haute forêt vosgienne et ses déplacements successifs, va subir quatre pilonnages d'artillerie allemande. Bouvet et tous ses officiers sont blessés. Le capitaine Albert Caruel, et un officier de liaison d'artillerie, ainsi que le sergent Bouzaq Ben Daho sont tués. Liéamontier, le Père Di Meglio est également grièvement blessé.

La situation au 3^{er} Commando n'est pas meilleure. Artillerie allemande effectue de nombreux tirs précis et meurtriers. Les transmissions deviennent aléatoires et plusieurs appareils radios sont détruits. Les chars du Combat Command 1, aux ordres du colonel Desatz de Mongalland ne progressent pas, les Allemands entreprennent une contre-attaque qui menace les commandos d'encerclement. Encerclément, après tout, ce n'est pas un problème pour les commandos. Bouvet n'as-t-il pas déclaré : "Des Commandos qui ne sont pas encerclés, ce sont des cons" ?

Les blessés sont évacués vers l'antenne chirurgicale installée dans une ferme près de la passerelle sur le ruisseau des Baranges. Les liaisons avec les 1^{er} et 2^{er} Commandos sont interrompues. La situation devient critique. Lorsque la nuit tombe, les hommes épousent solidement dans leurs trous individuels remplis d'eau.

Le 17, toujours sous la pluie qui tombe sans discontinuer, Bouvet, après avoir envoyé une colonne muletière de ravitaillement vers les unités avancées, ordonne le mouvement du PC et des sections en direction de la position occupée par le 2^{er} Commando. Les Allemands simulent un peu partout afin de "tâter les encerclés".

Vers la mi-journée, la pente Ouest du Haut de Grosse Pierre est attaquée par le Groupe Bouvet. La liaison est rétablie avec le Haut de Tonteuf, occupé par les 1^{er} et 3^{er} Commandos. Le 2^{er} Commando a dû évacuer le Bruleux se repliant non loin de la position occupée par le PC. La défense allemande est méthodique. Bouvet est convaincu qu'elle saute sur une exploration radiogoniométrique relayée par un efficace

quadrillage de tirs de canons automoteurs mis en batterie sous les couverts de la forêt. La décision de remplacer le poste radio 284 par un 609 à ondes très courtes entraîne la cessation des pilonnages. Sans l'appui des chars, la situation du Groupe devient très préoccupante. Les contacts avec les patrouilles allemandes sont de plus en plus nombreux. Les Allemands disposent également de positions de mortiers protégées par des mitrailleuses. Les escarmouches deviennent fréquentes. Ce même 17 octobre, la colonne muletière de ravitaillement sera rentrée, totalement anéantie.

La pointe avancée des Commandos, en l'occurrence celle occupée par le capitaine Doucourau au Haut de Tonteuf, se trouve à quelque cinq cent mètres sur l'arrière de la ligne allemande. L'encerclement est confirmé par les rapports des différentes reconnaissances.

Le 18, la pluie n'a pas cessé un seul instant et continue à tomber. Bouvet décide de gagner la position du Haut de Tonteuf avec le 2^{er} Commando, le Commando d'accompagnement et quelques éléments du 3^{er} Commando. Mais rapidement la progression devient difficile, tant les Allemands bien dissimulés dans les bois organisent leurs défenses en employant des tirs d'élite, des Schrafshützen, armés de fusils à lunette. Les réserves en vivres sont éprouvées, mais les munitions ne manquent pas, ce qui permet au Groupe de continuer à se battre.

La situation du capitaine Doucourau et de ses hommes qui tiennent le Haut de Tonteuf depuis le 16 n'est pas enviable, car totalement encerclés et ayant subi de nombreuses contre-attaques, ils commencent à manquer de munitions et enregistrent des pertes sérieuses. Alors que Bouvet est prêt à tenter une fois encore de rejoindre le groupe Doucourau, avec lequel il n'a plus aucune liaison radio, il apprend avec soulagement que ce dernier a réussi à se glisser avec le reste des 1^{er} et 2^{er} Commandos au travers des lignes allemandes et a gagné le hameau des Baranges loin en arrière du PC.

Bouvet apprend l'initiative de son capitaine qui a sauvé d'une destruction certaine les éléments encore capables de combattre. La situation de Bouvet et de son groupe, très en fâche dans le dispositif allemand et ne disposant plus de moyens radio opérationnels devient vraiment critique. Aucun de nos parvient plus au patron des commandos. Bouvet est conscient que son groupe est menacé de destruction mais il décide une fois encore de bluffer en se maintenant sur la crête conquise et en s'imposant aux Allemands par de nombreux faux coups de main et de fausses attaques.

Le 19, les premières actions d'interrogation sont entreprises. A grand bruit, les sorties de petits éléments surprennent les Allemands avant de se repartir, semant la confusion et laissant croire à ces derniers qu'une importante attaque est imminente. Une fausse attaque est systématiquement montée le matin et le soir.



Commando Pierre Veloch de la section de mortiers du Commando d'accompagnement.
Ceinté du bonnet de police modèle 1938 en drap bleu foncé adopté par le Groupe des Commandos d'Afrique depuis sa création. Il porte la chemise américaine en flanelle de couleur moutarde du modèle décrété en 1937, au col de laquelle est nouée la cravate en tâches et boutons de manchette octogone adoptée en 1942. Sur le haut de la manche gauche, juste dessous de l'emmanteure, est cousu le titre d'appelé "Commandant". Il possède un bonnet brodé et émaillement en doré orné sur fond de drap bleu grisâtre. (coll. P. Veloch)



Citation à l'ordre de la Brigade, comportant l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze au soldat Pierre Veloch pour son action courageuse lors des combats du Haut de Grosses Pierres le 20 octobre 1944. (coll. P. Veloch)



Commermont (Vosges) 24 octobre 1944

Après les dernières combats du Haut de Tenteux, de Grosses Pierres et du Mont Bruleux, l'arrivée du Commando de Courson a permis la relève du 2^e Commando et du C.A. très éprouvés qui ont rejoint Commermont. Les commandos ont été chargés de dégager la route de la voie ferrée de commando Pierre Veloch comme les canards des vingt-deux premiers de ce repas bien mérité. Mais dès son arrivée il a revêtu la chemise de flanelle et le pantalon de sergent de laissé Oliva Drab. Il a conservé ses gilets britanniques et ses bretelles américaines. Dans un état de culte épais habileusement fixé sur le côté droit de la fourche avant des motocyclettes Harley Davidson WLA, mais malmené ici derrière le périscope par une sanglante et monstreuse phénoménale de laissé de Pierre Veloch à gomme et cuir, il a été l'intermédiaire allemand MP qui déclencha l'explosion du Cooton.

Le chef garnache du couteuron modèle 1936 un poignard américain M3 est glissé dans son fourreau MB en plastique armé thermiformé. Le casque US M1 posé sur l'admirable ganté de cuir du véhicule est recouvert d'un morceau de toile latte qui cache le couvre-casque. (coll. P. Veloch)

Jusqu'au 22 octobre, ces actions incessantes mettent les Allemands sous les dents mais éprouvent également les commandos. Heureusement, les hommes de Doucoumou et de Bonnard sont remontés en ligne et, avec l'appui de tous les hommes après combattre sont parvenus à dégager les arrières du groupe Bouvet. Le 23, c'est au tour du Commando de Courson de rejoindre aux Baranges. L'arrivée du Commando de Courson permet le nettoyage des pentes ouest de la forêt du Haut de Grosses Pierres et la relève du 2^e Commando et du Commando d'accompagnement. Les derniers éléments allemands qui menaçaient encore les arrières du groupe Bouvet. La ligne de ravitaillement est réalisée. Ce même 23 octobre, le général Fouet du Viger qui commande la 1^{re} DB vient feliciter et remercier le Groupe pour son action, en lui demandant de poursuivre son engagement et son sacrifice durant trois jours encore, après quoi la position sera minée et évacuée par ordre.

Dans son ouvrage "Ouvriers de la première heure" publié en 1954 aux éditions Berger-Levrault, Bouvet écrit : "Encouragé optimiste à la mission de sacrifice qui nous était dévolue, nous traverser quelques jours plus tard la nouvelle route, à Salins, du général du Viger qui n'a pas hésité à consacrer une heure de son temps précieux pour s'incliner devant le fanion du Groupe en souvenir de ses morts".

Selon les chiffres donnés par Bouvet dans le même ouvrage, au cours des opérations menées entre le 15 et le 25 octobre, le Groupe de Commandos d'Afrique a perdu 92 hommes dont 19 officiers, et compte 370 blessés. Mais par cet engagement sans concession "il a contribué comme l'a écrit notre chef le général de Lattre, à retracer les réserves allemandes par un effort que seule pouvait accomplir une troupe entraînée, vibrante et instruite".

Après la "saignée" des Vosges, le Groupe rejoint Salins-les-Bains début novembre. Commence alors une courte période durant laquelle, alternément carrosses et repos. Le lieutenant-colonel Bouvet a été invité à un souper offert par le général de Lattre dès son retour de Commermont. Ce dernier lui conseille de constituer par ses propres moyens une brigade de choc, et d'ajouter : "La condition que ces moyens ne soient pas trop irrégulières".

Bouvet ne se fait pas dire deux fois et file à Paris afin "d'enlever" selon ses propres termes, un bataillon FFI (bataillon Décret) et un bataillon FTP (bataillon Flever-Vacher). Ce dernier bataillon rejoindra début novembre le Groupe de Commandos d'Afrique à Salins-les-Bains sur ordre du général Juin. Le bataillon Décret rejoindra seulement à la fin du même mois.

Le 9 novembre, à peine est-il rentré de Paris, que Bouvet est convoqué par le général de Lattre. Le ton a radicalement changé : "Les commandos sont embourgeoisés à Salins. Leur travail est minuscule" et le "roi Jean" d'ajouter "je vous flanquera dans les tranchées comme l'infanterie".

Pour le haut commandement allemand, début novembre est crucial car c'est précisément le moment qui a été choisi pour lancer l'offensive générale en direction de l'Allemagne.

Trois zones d'invasion ont été définies. La première, à gauche, au nord des plateaux des Ardennes et de l'Eifel en direction de la Ruhr, au centre depuis Metz en suivre la ligne de la Moselle en direction de Strasbourg, et à droite pour la 7^e US Armée et la 1^{re} Armée française forcez la ligne des Vosges en passant par Saverne et la trouée de Bellfort afin de reprendre l'Alsace. Pour de Lattre, qui a stoppé toute progression de sa 1^{re} Armée depuis le 24 octobre, l'idée de manœuvre est d'exercer une forte pression sur les forces allemandes établies sur le front mondial des Vosges, et de lancer simultanément une forte attaque dans la trouée de Bellfort en vue de s'emparer de cette place forte et de déboucher en Haute-Alsace.



Au cours des opérations des Vosges, puis tout au long de l'hiver 1944-45, les commandos disparaissent uniquement pour se protéger du froid, de l'équipement amélioré standard à savoir, la capote en drap adaptée en 1939 passe par-dessus l'uniforme de laine et le bousin de campagne Jacket Field, US, complété par les bretelles en cuir et les gants en cuir. Les gants sont protégés par des gants en drap de laine avec paume en cuir recouverte de cuir. Sous le casque modèle 1935 des unités motorisées, est portée la casquette en tricot de laine de couleur moutarde. Beanie. Le large col de la capote est relevé à une écharpe improvisée. Une couverture américaine et une paire de bottes en cuir sont utilisées pour la protection contre le froid. Un casque modèle 1928 fourré de tout ce qu'il peut contenir pour améliorer son isolance sur le terrain. Une couverture américaine et une paire de bottes en cuir sont utilisées pour la protection contre le froid. Un casque modèle 1935 en aluminium. Le reste de l'équipement US comprend le ceinturon en cuir, M4 kaki clair, une pochette à passament modèle 1910 ; le bâton individuel avec son étui et son étui de protection modèle 1910 et un sac de transport pour chargement de 30 coups de pistolet-mitrailleur Thompson M1 A1 qui constitue l'arme individuelle. Un poignard M3 est glissé dans son fourreau MB passé au ceinturon. (Détails page suivante)



Sainte-les-Bains, 11 novembre 1944
Jour anniversaire de l'armistice de 1918 les hommages du 3^e Commando, aux ordres du capitaine Metivier, rendent les honneurs devant le monument aux morts de Sainte-les-Bains. La population du borgage franco-comtois participe avec émotion à cette cérémonie ponctuée par une messe célébrée dans l'église paroissiale Saint-Anatoile à la mémoire des ceux du Groupe 1, tombés au champ d'honneur. Lecture est faite de la liste des 127 hommes du groupe morts pour la France pendant l'occupation. Les commandos, lors des 1^e et 3^e Commandos sont tous en armes, coiffés du bonnet de police us, à une ou deux exceptions près, en capote de drap. (coll. P. Vélez)

A l'issue de la cérémonie du 11 novembre 1944, sous officiers et commandants avec leur fanion, sur lequel vient d'être brodé leur dernier fait d'armes "Maut de Tontoux" qui s'est roulé à ceux de l'Elbe, du cap Nègre de Mauvanne, du Couston également brodés sur le fanion. Tous les commandos sont coiffés du bonnet de police en drap bleu foncé et ont passé leur capote US par-dessus la chemise de flanelle portée avec une cravate noire. La marque de grade est cousue sur le collet à l'avant du bandoulière. Un sergent chef que nous n'avons pas réussi à identifier, porte également l'insigne du Corps Franc d'Afrique libérant tout d'abord de son emplacement au sein de l'unité (coll. Commandos d'Afrique)

Belfort

C'est le général Bethouart, commandant du 1er corps d'armée français qui convoque à son tour le 12 novembre à Guillon-les-Bains le patron des commandos afin de lui confirmer que son Groupe est prévu pour enlever le fort du Salbert qui domine Belfort. C'est la une des clés qu'il faut obtenir pour ouvrir la route de l'Alsace aux français.

Le général Bethouart expose à Bourret le plan ultra-secret de de Latte, qui consiste à enlever Belfort et explorer plus avant en s'enfonçant dans la trouée grâce à une attaque du 1^e CA déclenchée à droite, entre Villers-sel et le Doubs et une attaque du 2^e CA du général Monsabert à gauche lancée en direction des Vosges et Gerardmer. Pour les Commandos d'Afrique et de Corse, l'objectif désigné occupe une position dominante Ouest-Nord-Ouest de la place forte : seule la date de l'opération est encore inconnue, car fonction du déclenchement de l'attaque générale de la 1^e armée.

Le Salbert est un vieux fort de type Séré de Rivières construit entre 1874 et 1877. Son enceinte polygonale est complétée par des batteries extérieures qui doivent assurer, avec celles

du fort de Giromagny et de celles du fort du Mont Vaudoo, construits à la même époque, la couverture de feux à l'extémité sud de la ligne fornifiée reliant les camps retranchés de Belfort et d'Epinal.



Le général André Bouvet (EBEP 1982) commandant le 1^{er} corps d'armée depuis 1944. Il illustre comme un excellent tacticien durant les batailles de Belfort puis celles d'Alsace où en janvier 1945 il parvient à renforcer le front Sud des lignes allemandes, contribuant ainsi très largement à la victoire anglaise de Ciparis.

Ses grandes qualités de chef militaire vont la consuler. Toujours à la tête du 1^{er} CA, il franchit le Rhin le 16 avril, puis à travers la Forêt-Noire et le Sud de l'Allemagne. Il atteint le col de l'Arberg en Autriche le 6 mai 1945. (DR)

Pour Bouvet, qui est en possession de plans et de renseignements quant aux forces allemandes du secteur, il importe d'assurer la meilleure préparation à une opération qui lui rappelle à s'y méprendre celle du Coude. Pour ce faire, il doit résoudre deux difficultés majeures. La première tient dans la valeur de son unité qui a perdu dans les combats des Vosges, parmi ses meilleures cadres et nombre de soldats expérimentés, tous les opérations dans zone occupée par l'ennemi et aux combats de nuit. Autre sujet d'inquiétude, le groupe de Courson bien qu'ardent au combat, n'a pas d'expérience dans ce type d'opération ; la reprise d'un entraînement intensif s'impose donc, ce qui est ordonné et effectif dès le 14

mai. Enfin, il faudra que le Groupe de Commandos franchise des kilomètres dans la profondeur du dispositif défensif allemand, à travers les champs de mines et les patrouilles et la neige. Comme toujours, Bouvet entoure cette préparation du plus grand secret et exige le meilleur de ses hommes.

Quant à lui il conçoit l'opération de la façon suivante :

- trouver le trou dans le dispositif allemand
- franchir de nuit la brèche ainsi trouvée
- attaquer à revers l'objectif par surprise et de nuit,
- s'y emparer de façon à être en mesure de recevoir les réactions adverses

Mais Bouvet mesurait également le risque immense que sa mission fasse courir au Groupe ; son anéantissement total n'était pas exclu.

Le 14 novembre, le 1^{er} CA lance son attaque. Deux jours plus tard, Bouvet est convoqué au PC du général Béthouart et y reçoit l'ordre de faire immédiatement mouvement pour se mettre à la disposition du chef de corps de la 2^e division d'infanterie marocaine, le général Carpenter.

A 05h30, le Groupe est embarqué dans des Dodge et des GMC. Deux heures plus tard le convoi débouche dans la nuit froide et roule sur des routes verglacées en direction d'Alberans. Au PC de la 2^e DIM, Bouvet apprend avec soulagement que l'attaque du Salbert est annulée, bien que Belfort demeure l'objectif.

Toute la journée du 17 le convoi motorisé erre sur des routes embouteillées de colonies de chèvres et d'antilope, où la boue et la glace obligent les chauffeurs à de nombreuses acrobaties. A la suite de plusieurs erreurs d'orientation de l'officier du train commandant le Groupe de transport, ce n'est qu'à 19h00 que les commandos mettent enfin pied à terre à Desdans, petite localité sur la RN 85 qui relie Besançon à Belfort.

Une reconnaissance envoyée par Bouvet lui confirme que le pont de Chagey a été détruit par les Allemands et que le secteur est occupé par de nombreux éléments blindés. Le Groupe poursuit de nuit en direction de Chamey où il rejoint au lever du jour le 8^e RIM sous les tirs de fusants allemands.

Le 18, en fin d'après-midi, ordre est donné au Groupe de marcher sur Chagey puis de pousser en direction de Chalonvillars. Une nouvelle nuit sans sommeil et une marche harassante en plein dispositif allemand attendent à nouveau les commandos.

Le 19, c'est au tour du 2^e CA du général de Morsabert d'attaquer en direction des Vosges depuis Villersexel jusqu'à Gerardmer. Au petit matin du même jour, Bouvet et le Groupe ont atteint le bois de Chagey avec ordre de se tenir en défensive le long de la route de Chalonvillars. Un noué ordre parvenu au PC du patron des Commandos d'Afrique ; il doit enlever le Salbert cette nuit même.

Il est 1h30 lorsque les premiers des 1 200 combattants engagés dans l'opération franchissent, en colonne par un porcneau à moins d'effondre qui enjambe le canal à l'est de Chalonvillars. Les ordres sont précis : enlever le Salbert et le village de Valdoie ; il n'est donc point question d'entrer dans Bellot.

C'est au groupe d'Afrique qui commande à présent le chef de bataillon Docourau qu'est confier la mission sur le Salbert, alors que le groupe "Provence" du chef d'escadron de Courson est chargé de l'opération sur Valdoie. Bouvet comprend beaucoup sur l'effet de surprise que procure une attaque de nuit.

Une reconnaissance effectuée sous les ordres du capitaine Mollet du Joudin, officier adjoint du Groupe avait en effet révélé un "trou" dans la défense allemande au pied de la colline qui surplombe le Salbert. C'est par ce passage que vont s'infiltrer les commandos.

La nuit glaciale enveloppe la marche silencieuse des hommes, légèrement fourbus après trois nuits sans sommeil. Des patrouilles allemandes sont repérées, mais aucun accrochage ne se produit. Une action des commandos de Gamblat et des chars du 6^e RCA du lieutenant-colonel Renaudet d'Arc se développe au même moment en direction d'Essert, elle est couverte par des tirs d'artillerie.

Poursuivant leur progression silencieuse qu'un guide local éclaire, les commandos d'Afrique s'éloignent des contreforts du Salbert. Au lever du jour, après une approche laborieuse au cours de laquelle de nombreux commandos ont été tués au sommeil, l'ennemi du fort se distingue devant eux ; il est 7h00. Lassaix est immédiatement déclenché avec à sa tête l'intrepid commandant Docourau. La surprise est totale pour les commandos qui ne trouvent pas un seul Allemand dans le fort³.

Bouvet a rapidement installé son PC au Salbert, où le rejoind le Groupe de Courson. Pour ce dernier, la mission est à présent de glisser vers l'Est, en direction de Valdoie, un petit boulevard sur La Savoureuse afin de s'y établir et garder le poste qui enjambe la rivière.

Il est 8h30 des éléments avancés du 2^e Commando, aux ordres de leur commandant, le capitaine Metivier ont dépassé le panneau d'agglomération de Belfort.

Une heure plus tard, en tête du relatif du 2^e Commando, le lieutenant-colonel Bouvet devale le flanc Sud-Est du Salbert

afin de rejoindre le capitaine Metivier à Cravanches.

L'accès à la ville est sous le feu d'armes automatiques allemands, le combat de rues est intense. Le PC de Bouvet, installé à Cravanches, est la cible de l'artillerie allemande qui bat en retraite par un espace⁴, obligé à charger trois fois d'immédiat.

Les combats qui s'engagent aux portes de la ville deviennent meurtriers, plusieurs commandos trouvent la mort ou sont blessés. Une succession de contre-attaques allemandes tentent au milieu de l'après-midi de reprendre le contrôle du secteur ; en vain. La situation devient critique, car une forte contre-attaque allemande bien menée avec des blindés pourrait faire basculer la situation, d'autant qu'à Valdoie le Groupe de Courson est en difficulté.

Bouvet envisage un moment de faire évacuer les habitants de Cravanches vers le Salbert afin d'éviter des représailles allemandes, mais il y renonce. L'inquiétude est foncée, car le bruit de violents combats autour de Chalonvillars parvient jusqu'à Bouvet, ce qui rend ses arrières très incertains.

Heureusement à 15h15 une section du 1^{er} bataillon de choc du groupement Gamblat, suivie des plusieurs chars du 6^e RCA qui ont enfin réussi à franchir le fossé antichar qui borde le canal de Montheléard à la Haute-Saône, arrive sur zone.

Dès le matin, à Valdoie, les commandos de Courson ont surpris les Allemands au revêl. Mais au milieu de l'après-midi une contre-attaque localisée se développe avec l'appui de deux canons-automoteurs.

Pour le commandement allemand, les Français qui ont engagé le combat du côté de l'usine Alsthom et de l'usine à gaz entre Belfort et Cravanches sont considérés comme l'avant-garde des assaillants. Ce même commandement interprète cela comme la conséquence de la rupture de la ligne de défense du camp retranché, ce qui est une erreur. Cela explique le retrait d'Essert, de Valdoie et de Cravanches.

Au soir du 20 novembre, Belfort est libéré. Les commandos et des chars du 6^e RCA sont à présent dans la place. Les combats de Cravanches et de Valdoie ont fait 35 tués et 8 blessés dans les rangs des commandos.

Jusqu'au 22 les combats vont se poursuivre autour de Belfort. Le 21 c'est le fort de Roppe, à cinq kilomètres au Nord-Est de la ville qui constitue l'objectif. Il représente le véritable débouché du camp retranché. L'action frontale et de débordement du 1^{er} Commando et du Commando d'accompagnement ne peut aboutir.

³ Le fort du Salbert devait être tenu par le Machinegewehr Bataillon 114 ainsi de devenir en sa possession le 1^{er} ABF d'être engagé dans le secteur d'Alberans ou à l'est au contraire. Dès lors le fort se retrouve sans défenseur et, dans la confusion engendrée par la poussée française, aucun ordre ni aucune évacuation de ces dernières ne permet aux Allemands de fuociger lorsque le commandement allemand en connaissance de cause passe au sud du Salbert et lui apprend clairement que ne pourra plus arrêter les Français. Les portes de la ville leur étaient le plus grande ouverte.

⁴ Répondant au paronyme de Muller, ce sera de faire patrouiller, en réalisant un agent de la Gestapo en uniforme ressemblant par radio les Allemands pour tous les gestes de Bouvet et de ses commandos. Désormais après le troisième patrouille, il sera fusillé sur le champ.

Le 22, au lever du jour, le 3^e Commando qui cherche à déboucher depuis le Martinet avec l'appui du 1^{er} Commando et du Groupe de Courson est pris en sandwich et sévèrement accroché au Bois d'Ascor : de nombreux commandos blessés sont achetés par les Allemands. L'intervention de chars français va permettre de rebâtir la situation, mais le 3^e Commando est ensangléé.

L'unité de Bouvet doit se contenter à présent d'un contact offensif sur le secteur, de nouvelles unités de l'armée française sont derrière elle et s'établissent sur la Savoieuse. Le Groupe a rempli sa mission.

Rassemblez à partir du 12 décembre à Grumagny, un petit houng située à une dizaine de kilomètres au nord de Belfort, le Groupe de Commandos d'Afrique, celui de Courson et les deux unités venues de Paris poursuivent leur entraînement.



La 1^{re} décembre 1944. Iota d'une prise d'armes à l'issue du défilé des troupes dans Belfort libéré, le général américain Devers commandant le 8th Army Group et le général de Latrèche de Vassivière passent devant le lieutenant-colonel Bouvet et ses commandos (coll. P. Velsich)



Original de la citation à l'ordre de la brigade décernée au sondier Pierre Velsich avec attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze (coll. P. Velsich)

Cernay

Le 9 janvier 1945, Bouvet profite d'une invitation à dîner du général de Latrèche pour lui demander un renfort en cadres, ce qu'il obtient. A présent l'objectif assigné au Groupe est Cernay, localisé sur la Thur, adossé aux contreforts Sud, Sud Est des Vosges qui barre l'accès à la plaine d'Alsace. Le 15 janvier, le Groupe de Commandos d'Afrique (9^e bataillon de choc) forme officiellement avec le Groupe de Courson (8^e bataillon de choc) et l'unité FEI par sonse le bataillon "Désert", le 3^e Groupeement de choc place sous les ordres du historien-colonel Bouvier. C'est le commandant Ducournau, récemment promu, qui assure le commandement du Groupe de Commandos d'Afrique, et le chef des adorons de Courson celui des autres éléments. Le 20 janvier, le Groupeement de choc doit être engagé dans une attaque ayant pour objectif la prise de Cernay et d'Uffholtz ; la 2^e division d'infanterie marocaine devant précéder le Groupeement afin de lui ouvrir les passages sur la Thur. La 4^e division marocaine de montagne doit également prendre part à cette opération. L'action du Groupeement consiste à franchir de nuit la Thur et à s'emparer des deux objectifs par une manœuvre de débordement par l'Est.



L'opération sur Cernay se prépare. Le froid intense oblige les commandos à revêtir tout ce qu'ils ont de plus chaud dans l'équipement américain dont ils disposent. Le casque M1 modèle 1943 est remplacé par celui de la 1^{re} division de montagne, une tenue de combat thermique modèle 1947 en tissu de coton, un gant de cuir noir, un bonnet fourré et une épée fourchue. Le commando de Cernay est constitué du peloton-mitrailleur Thompson M1A1 ou M1928A1 du fusil Springfield M1903 ou du fusil US 17. D'après les témoignages recueillis, il ne semble pas que les commandos disposent du fusil Garand M1. Les armes de poing de toutes origines sont fréquentes, principalement allemandes de prise. L'arme de poing réglementaire pour ceux qui en sont dotés reste le pistolet automatique modèle 1911 ou 1911A1 calibre 45 (coll. Commando d'Afrique OR)

Bouvet pressent mal l'affaire, et il ne se trompe pas.

Les 40 kilomètres qui séparent Grumagny et Burnhaupt-le-Haut seront à parcourir à pied en deux étapes. Le froid, le verglas et la neige sont au rendez-vous et rendre la progression difficile.

Le 20 janvier l'attaque de la 2^e DBM est déclenchée après une importante préparation d'artillerie. Les tirailleurs des 4^e et 5^e RTM progressent vers le Sud de Cernay et dans la forêt de Hohenbruck. Bouvet envisage, si l'opération se poursuit de façon satisfaisante, de faire avancer le Groupeement à partir de 15h00 pour profiter au maximum de la nuit. Le froid est intense, -20 °C. A la mi-journée, la résistance allemande est dure et Bouvet à la désagréable surprise de voir que les quelques prisonniers allemands qui sont ramenés au PC sont des Gebirgsjägers parfaitement équipés et entraînés pour le combat en montagne, et en zone enneigée.

Vers 18h00, les passages sur la Thur n'ont toujours pas été conquis. Bouvet a un inquiétude : comment faire pour que les passages sur la Thur sont praticables. Or, force est de constater que ce n'est pas le cas. Le verrou allemand de Cernay lui apparaît très solide et tenace. Pare, tout effet de surprise est anéanti. La mission des commandos est une mission impossible.

Bouvet avait réclamé et obtenu que l'attaque de son Groupeement soit soutenue sur son flanc droit et sur ses arrières par l'artillerie et des chars. Il décide donc de proposer à la 2^e DBM de suspendre l'attaque en cours afin de mettre immédiatement sur pied une nouvelle attaque bien appuyée par les chars et l'artillerie. Malheureusement, le général Carpenter est un tourment d'inspection, son chef d'état-major ne peut le londre ni autoriser aucune modification en ce qui concerne le plan initial. Lordre formel de poursuivre l'opération parvient donc à Bouvet.

Très réticent et très inquiet pour la suite de cette affaire, Bouvet ordonne à contrecoeur la poursuite de la mission. Il met cependant en garde Ducournau sur les très graves dangers que comporte la mission et lui remet un mot écrit qui stipule : « Vous êtes un brave soldat, je ne m'oppose pas à ce que vous faites, mais je vous conseille de faire attention à ce que vous faites ». Bouvet se souvient de l'absence des 4^e et 5^e RTM sur cette ligne.

Le Groupeement a progressé jusqu'à Uffholtz et Bouvet donne ses dernières instructions à Ducournau.

A 2h45, au milieu de tourbillons de neige, l'opération vers Cernay est lancée. La Doller, coupant toute progression est franchie péniblement par le seul point praticable qui est à moitié détruit. Ce premier retard est suivi d'un deuxième contretemps occasionné par une erreur d'orientation du guide fourni par le 4^e RTM. Avec plus d'une heure de retard, il est alors 4h00, Ducournau constate que la voie ferrée n'a pas été atteinte par les tirailleurs. Il décide de suivre les instructions de Bouvet. Au lever du jour, les positions allemandes se dévoilent et assèment aux commandos de violents tirs d'armes automatiques

de lance-grenades et d'artillerie. Le commandant Ducournau est lui-même blessé et confié de commandement au capitaine Farret. Jusque vers midi les commandos sont sous le feu violent des Allemands qui tentent plusieurs débordements appuyés par des Jagdpanthers. Les Sherman du 5^e RICL qui ont été prévus pour appuyer l'attaque des commandos ne peuvent intervenir directement car ils sont incapables de se mesurer aux Jagdpanthers, ce qui est vrai.

L'attaque prend vite grave, tourne car le 1^{er} Commando du lieutenant Chochon ne donne plus signe de vie et le capitaine Farret doit ordonner aux commandos de former des points d'appui fermes et de se tenir. Le 5^e RTM a entrepris un important repli sur la droite du Groupeement. Fort heureusement l'artillerie française entre en action et fait reculer les Allemands sur leurs positions de départ.

Au PC de Bouvet, un prisonnier allemand revient qui unit un bataillon de chasseurs de montagne fraîchement arrivé sur zone, ayant pour mission de pousser jusqu'à Lützelhof en prenant comme base de départ la voie ferrée. Cela renvoie à dire que l'axe d'attaque des Allemands (et le même que celui des commandos. Par deux fois, les Allemands lancent une contre-attaque, qui échoue.

Au-delà du PC de Bouvet à Lützelhof, à morte encvelue par la neige et les obus allemands l'infanterie médical, tente l'impossible pour secourir les blessés qui affluent.

Les combats vont se poursuivre toute la journée. Les pertes ottées par Bouvet s'élèvent à 189 tués et 292 blessés pour le seul Groupe de Commandos d'Afrique.



CA4/2 : Attaque sur Cernay le 21 janvier 1945 et poursuite des opérations après l'arrêt de la contre-attaque allemande



Pékin 1945, devant l'hôtel Frantz à Uffholtz qui porte les traces des combats menés dans ce secteur, les hommes du 2^e Commando et les nombreux blessés s'apprêtent à faire mouvement. L'hôtel Frantz est toujours en activité de nos jours. (coll. Commandos d'Afrique DR)



Réduction de l'insigne du Groupe de Commandos d'Afrique. Avers émaillé sans marques de fabricant au revers et épingle à bâtonne soulevée. Destiné à être épingle sur le bonnet de police, ses dimensions sont : 22 mm x 17,5 mm. Il existe au moins deux fabrications de dimensions identiques, dont l'une possède une épingle à bâtonne ronde avec pointe du fabricant Arthur Bertrand.

Selon le témoignage du lieutenant Maury, blessé et capturé au cours de ces combats, une centaine de blessés resteront sur le terrain où ont été achevées par les Allemands.

Parmi les nombreux tués de cette sombre journée du 20 janvier 1945, figure le lieutenant Chochon commandant le 1^{er} Commando.

Dans ses mémoires, Bouvet fait très justement remarquer que les uniformes kaki sur la neige blanche offraient des cibles faciles aux tireurs déferlants allemands : ces derniers, comme l'ensemble des unités allemandes engagées, disposaient de tenues reversables blanches.

En dépit de l'échec de l'opération, le lourd bilan des combats de Gernay est contrebalancé par celui des Allemands qui perdent un nombre au moins aussi important de soldats et n'ont pas réussi à atteindre leur objectif Lützelhof.

Le 6 février, Bouvet fait célébrer une messe à l'église de Bahl. L'office est précédé de l'appel des morts.

Les jours suivants de retour à Giromagny, le Groupe est

présenté pour le franchissement du Rhin. En effet, une note secrète du commandement français parvient à Bouvet. Il s'agit pour les commandos d'effectuer ce coup de main de va-et-vient entre Strasbourg et Bâle. Le but essentiel est de tâter les défenses allemandes de la rive droite du Rhin tout en démontrant que le fleuve est un obstacle franchissable.

Il s'agit bien là d'une affaire de commandos, mais Bouvet sait que la valeur de son unité a été amputée de nombreux cadres de valeur, tombés à Commercy, Besfort et Gernay. Sy ajoutent nombre sous-officiers et volontaires qui avaient acquis une grande expérience depuis la création de l'unité à Stocquet et qui défilent aujourd'hui.

L'entraînement se poursuit pendant que Bouvet s'attache à dresser un plan de cette opération de franchissement. Une centaine d'hommes issus des groupes d'Afrique de Courson et des FFI parisiens est sélectionnée selon les critères définis par le patron du Groupement de choc.

L'opération revêt un caractère ultra-secret, les hommes qui formeront le groupe de franchissement sont envoyés à l'entraînement sur le Doubs, puis sur le Rhône. Le reste du Groupement demeure à Giromagny où il poursuit son entraînement.

Avec une infime émissaire, Bouvet va préparer le coup de main de va-et-vient. Il définit d'abord les objectifs :

- Rechercher la zone d'infiltration la plus favorable.
- Tromper les Allemands quant aux préparatifs, à l'objectif et le déstabiliser dans le secteur choisi.
- Assurer à la troupe la meilleure préparation possible, afin d'obtenir le meilleur rendement et le minimum de pertes.

Les renseignements qui parviennent à Bouvet laissent supposer que la rive droite du Rhin comporte une série d'ouvrages créés et de casemates espacées de 100 à 200 mètres, disposant d'un armement fixe. Une observation discrète et continue depuis la rive gauche permet en outre de connaître les habitudes des occupants de ces casemates.

Après avoir reuni le maximum de renseignements, Bouvet décide qu'une première tentative peut être entreprise au Sud du barrage de Kembs.



Les commandos Pierre Velain et Raphaël Monoz (en arrière-plan) sur les bords du Rhin peu avant l'opération franchissement du fleuve. Remarquez que Pierre Velain porte la boussole de campagne US rentrée doublure en feutre noir à l'intérieur. L'équipement est entièrement américain à l'exception du casque modèle 1935 dont le bandana frontal et la coiffe à bavettes sont visibles sur le cliché. (coll. P. Velain)



Commandos à l'entraînement sur l'Ill peu avant le franchissement du Rhin. En position à l'avant de l'embarcation un fusil-mitrailleur Bren d'origine britannique est prêt à couvrir l'assaut des hommes sur la grève. (coll. Commandos d'Afrique)

L'opération aura lieu de nuit, après une intense mais courte préparation d'artillerie, effectuée par une batterie de 155 GF français camouflée derrière un rideau de fumigènes à seulement 600 mètre du fleuve.

Pour ce qui est du transport des embarcations jusqu'au fleuve, afin de ne pas alerter les Allemands par le bruit des moteurs, il fut décidé de faire tourner deux camions les nuits précédentes dans le secteur d'embarquement et de disposer de la paille le long de la berge afin d'éviter le bruit de la chaîne métallique glissant sur les galets.

Une difficulté majeure réside dans le camouflage du bruit des propulseurs des bateaux d'assaut M2 chargés du franchissement. C'est le prénom de l'américaine qui devait se charger de le soustraire aux oreilles allemandes.

En mars une campagne d'interrogatoire visant les services de renseignement allemand précède l'opération officiellement le Groupement de bataillons de choc s'entraîne pour une opération de débarquement sur la côte atlantique. Toute trahison est retirée des uniformes des commandos qui sont même désignés comme appartenant au 3^e RTM, alors que ce régiment a été dissous. Enfin, le 17 mars, une note secrète de dernière minute, mais très largement diffusée à dessus, ordonne à la troupe de regagner Giromagny.



Les commandos, eux-mêmes abusés par le réalisme de la note, montent en riant dans les camions qui doivent les ramener à Giromagny. Le convoi traverse Altkirch en plein jour et file vers l'Ouest. À la tombée de la nuit les CMG reçoivent l'ordre de faire demi-tour, le franchissement du Rhin est au bout de la route ! L'opération débute à 22h30. Les bateaux M2 sont aménagés en silence à la rive, mis à feu. Les commandos embarquent. Dix minutes avant le départ du premier bateau, 1 500 obus de 155 tombent sur les positions allemandes.

Ordre est donné de mettre les moteurs en route ; seulement six parviennent à démarrer, les équipes des huitaines en rade sont rapidement transformées sur des huitaines de remplacement que Bouvet avait su prévoir grâce aux résultats des entraînements. C'est le capitaine Bonnard qui a été désigné par Bouvet pour commander la troupe qui franchit le Rhin dans la nuit du 17 au 18 mars 1945.

Une demi-heure plus tard, les commandos reviennent leur coup de main pleinement réussi. Ils n'ont qu'un blessé et un bateau coulé, mais ont détruit deux casemates.

La preuve est faite au commandement français, avec une bonne préparation, le Rhin peut être franchi malgré les obstacles et mines sous-marines, les réseaux et les fortifications.

Stèle implantée à proximité du barrage de Kembs afin de rappeler que les commandos d'Afrique furent les premiers Français à franchir le Rhin dans le nord du 17 au 18 mars 1945. (DR)



Barrage de Kembs en 1945 (DR)



Herdwangen, Allemagne, mai 1945. Les commandos ont récupéré une voiture Mercedes de la Wehrmacht. De gauche à droite, on reconnaît sur le cliché Vincent Pastor, Pierre Velach, René Florès, Georges Gérard et le sous-lieutenant Ducey (coll. P. Velach)



Commandos à l'assaut d'une position allemande en Forêt Noire, après la franchissement du Rhin à Neufkirbach (Gé.)



Quatrième de couverture du numéro spécial de 1946, supplément à la revue "Armées françaises au combat". Vus par le dessinateur et scénariste Raoul Auger, les hommes du 1er Commando à bord de leurs rubber-boats s'apprêtent à prendre pied à la pointe du cap Hégra dans la nuit du 14 au 15 août 1944.

Le capitaine Pierre Velach photographié le 27 mars 1945 à Giengen/grp peu après l'opération de franchissement du Rhin. L'uniforme est américain. Chemise en flanelle avec cravate en coton et laisse kaki clair : manteau en Sergé de laine kaki modèle 1929 ; pantalon modèle 1937 assorti. Sur le rabat de la poche de poitrine droite et épingle l'insigne métallique des Commandos d'Afrique, tandis qu'au dessus de celui de la poche gauche est épingle le ruban de la Croix de Guerre 1939. La collature est un bonnet de police modèle 1938 en drap bleu foncé comportant sur le devant du bandoulière à gauche un double galon cuir de dé garance de caporai obtenu après l'opération de Berlin (coll. P. Velach).

En terre allemande

En avril, bien que précurseurs, ce ne sont pas les commandos qui passent le Rhin pour combattre sur le sol allemand, mais d'autres unités de l'armée de Lattre. Le 16, le Groupement passe sous le commandement du général Tuzet du Vigier nommé gouverneur de Strasbourg. Les hommes de Bouvet sont cantonnés en surveillance le long du Rhin dans le secteur de Arzenheim. Cette situation attire le mortel des hommes qui vivent cette situation comme une grande injustice.

C'est sans compter avec la volonté de Bouvet et les excellentes relations qu'il entretient avec le général du Vigier et le général Valvy qui vient de prendre le commandement de la 9^e DIC, et fait remonter sa division sur la rive droite du Rhin en direction d'Offenbourg. Le patron des Commandos obtient de ces deux généraux l'autorisation de faire franchir le Rhin à ses hommes à Neuf-Bosach et à se joindre à la 9^e DIC.

A partir du 24 avril, le 3^e Groupement de bataillons de choc reçoit la mission de nettoyer la Forêt Noire par la vallée de Staufen. L'itinéraire du Groupement sera ponctionné de coups de main, tous réussis.

Le 4 mai, le Groupement rejoint le secteur de Walbertswiller - Pfullendorf afin d'assurer la protection des voies de communication entre Méschlach et Ostrach.

Le 7 mai après-midi Bouvet apprend la capitulation allemande qui sera effective le lendemain.



La Lavandou, 13 août 1945 - Les commandos d'Afrique défilent devant la mairie à l'occasion du premier anniversaire du débarquement et de la libération de la ville (coll. P. Velach)

Le Lavandou accueille ses libérateurs pour les cérémonies commémoratives du 1^{er} anniversaire du débarquement le 15 août 1945. A cette occasion, une prise d'armes à feu devant la mairie le 13 août 1945, suivie d'un défilé et d'une remise de déclarações. Les commandos d'Afrique défilent couverts du calot de drap bleu foncé. Ils sont en chemise de flanelle avec cravate en coton et laisse kaki clair : manteau en Sergé de laine kaki modèle 1929 garni par les gilets d'ancrage gris (pour certains) et les bretelles en cuir retassées. Le ceinturon modèle 1936 en cuir kaki est porté sans équipement et sans bracelets de suspension. L'armement individuel est constitué du pistolet automatique cal. 45 pour les cadres, du pistolet mitrailleur Thompson M1 A1 à la brayette pour la garde du fanion et pour la quasi-totalité des hommes, à l'exception du fusil-mitrailleur porté à l'épaule par le quartierme commandant en portant de la gauche. L'insigne métallique des Commandos d'Afrique est porté sur ou au dessus du rabat de la poche droite de la chemise, ainsi que sur le bandoulière du calot à gauche ou bien à droite lorsque la marque de grade figure à gauche.





Le Lavandou, le 13 août 1945
Pâler d'armes devant la mairie (coll. P.Velsch)



Le Lavandou, 13 août 1945
Le commandant Duquesne, officier de la Légion d'Honneur, ancien chef du 1^{er} Commando, commandant le 5^e bataillon de choc serré à main du contre-amiral Lambert, préfet de la 3^e région maritime, qui vient de passer ses hommes en revue et à ramie des dédicaces (coll. P. Velsch)



Commandos d'Afrique, 13 août 1945, débarquement à la "Pointe des Alouettes" à l'île de la Provence, "l'ordre d'attribution n° 572".
"Armée française au combat" C'est le dessinateur et aéronaute Raoul Auger qui réalise ce dessin mettant en relief les hommes du 1^{er} Commando débarquant de leurs rubber boats sur les rochers du cap Nègre dans la nuit du 14 au 15 août 1944.

Ce même 13 août 1945, des commandos se voient remettre la Croix de Guerre (coll. P. Velsch)



Avers et revers de l'insigne initialement fabriqué par Grasland à Alger en 1943. Il existe deux versions de cet insigne point. L'une est en métal jaune estampé (pour Groupe des Commandos d'Afrique) pour l'autre en métal doré (pour le 1^{er} Commando). celle présentée ici, est en métal moulé. L'insigne à bouton pression sur les deux insignes est soudu verticallement sur le modèle estampé et horizontalement sur le modèle moulé (coll. le bérêt vert)



Avers et revers de l'insigne du Groupe de Commandos d'Afrique fabrication "Arthur Bertrand Paris déposé". Cette fabrication correspond à celle, livrée après le débarquement de Provence vraisemblablement au cours du deuxième trimestre 1944. L'insigne compense au revers le numéro d'ordre d'attribution 572 (coll. le bérêt vert)



Avers et revers de l'insigne du Groupe de Commandos d'Afrique fabrication "Arthur Bertrand Paris". Cette fabrication émaillée est la plus tardive, fabriquée postérieurement à la création du bâtonnade régimentaire des commandos d'Afrique (Groupe des Commandos d'Afrique, en de 2^e Groupe de choc "la Maison du Commando"). Cette armeante voit le jour le 1^{er} janvier 1945 au Domaine du cap Nègre à Cavalière

La guerre est finie !

Après la capitulation allemande du 8 mai 1945, le 3^e Groupement de bataillons de choc va poursuivre son existence jusqu'à la fin de l'année 1945. Il prend ses quartiers dans différentes localités :

- PC du Groupement et CA à Hordwangen
- 3^e Commando et approvisionnements à Aach-Linz
- PC 5^e bataillon et 4^e Commando à Liggendorf
- 2^e Commando à Minderdorf
- 1^e Commando à Segetswalde
- PC 6^e bataillon à Wald
- 7^e Commando à Meningen et Dietrichshofen
- 8^e Commando à Kranichenwies

Le 21 mai à Constance, à l'issu d'une prise d'armes, le général de Gaulle, chef de l'Etat, fait officier de la Légion d'honneur le lieutenant-colonel Bouvet commandant le 3^e Groupement de bataillons de choc, le commandant Rigaud commandant le 6^e bataillon de choc, le commandant Ducourneau commandant le 5^e bataillon de choc. Les capitaines Mettrier et Magnin ainsi que le sous-hauteur Duray de la section de mortiers du CA sont fait chevaliers de la légion d'honneur. Tandis que l'aspirant Désaigne et le sergent Abdeslem reçoivent la Médaille Militaire. Un défilé met à l'honneur le 3^e Groupement de bataillons de choc qui défile avec les autres armes de la 1^{re} Armée. L'été 1945 va être ponctué par la première commémoration du débarquement en Provence qui va conduire les autorités du Dramont à Hyères. Plusieurs stèles jalonnant le chemin de la libération seront inaugurées.

Épilogue

L'épopée du Groupe d'Afrique prend fin en même temps que la guerre. Le chemin parcouru depuis les rivages d'Algérie jusqu'à ceux du lac de Constance est jalonné des sépultures des camarades tombés au combat.

“Sans pitié”, la devise voulue par le lieutenant-colonel Bouvet, et brodée au revers du fanion, illustre parfaitement la tenacité de son chef, transmise au groupe tout entier. Comme un seul homme, le Groupe de Commandos d'Afrique, souillé au cœur de ses chefs s'est très souvent engagé au-delà de sa mission première, houssant tout à la fois le réglement et les ordres militaires. C'est cet esprit d'initiative brillamment incarné par le capitaine, puis commandant Ducourneau, qui ouvre la voie de la victoire. “De l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace”, la célèbre déclaration de Danton au lendemain de la bataille de Valmy, se dresse aux commandos d'Afrique. Rigoureux, exigeant, mais soucieux de la vie de ses hommes, le lieutenant-colonel Bouvet avait la confiance instinctive de ses commandos. En renouvelant, clairvoyant et méticuleux dans la préparation des opérations, il ne laissait rien au hasard et entourait celle-ci du plus grand secret.

Le 6 septembre 1944, le lieutenant-colonel Bouvet, nommé chef d'état-major de la division d'Alger, passe le commandement du 3^e Groupement de bataillons de choc au commandant Ducourneau. Moins de deux mois plus tard le Groupement est dissous. Les 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons de choc forment alors le 1^{er} régiment d'infanterie de choc aéroporté sous les ordres du colonel Vergna, son adjoint étant le commandant Ducourneau. Après avoir rejoint l'Algérie en mai 1946 puis l'Indochine au début de l'année suivante, le 1^{er} RICAP est dissous le 1^{er} octobre 1948. Le colonel Bouvet sera promu général de brigade le 1^{er} décembre 1955.

Que ceux des commandos d'Afrique, qui sont encore parmi nous aujourd'hui, trouvent dans cette étude non exhaustive, l'expression de notre admiration, le témoignage de notre reconnaissance et la volonté indéfectible de faire connaître leur histoire dans le souvenir de leurs camarades disparus au cours de ces combats qui les ont conduits des rivages d'Afrique du Nord au cœur même de l'Allemagne.

Le Lavandou réserve depuis la libération un accueil privilégié aux Commandos d'Afrique. L'hôtel de la Calanque leur fut un temps destiné afin qu'ils puissent y séjourner durant leurs permissions ou leur convalescence. Lors de l'été 1945, la plage a retrouvé son charme et la douceur de vivre et a finalement emporté sur la guerre. Les jeunes Lavandournaises sont fort courtoises par les hommes de Bouvet. Ici quelques-unes se reposent au Lavandou lors de permissions.

Sur le cliché, on reconnaît de gauche à droite : Georges (Gai) Bonnet, Henri Fabre, Georges Genet et Vincent Pastor. (coll. P. Valsich)





Lors de la célébration du premier anniversaire de la libération du Levant en août 1945, les hommes du Groupe de Commandos d'Afrique sont revenus dans la cité des dauphins pour une prise d'armes. Le fanion du Groupe est gardé par des commandos portant le titre d'épaule "commandos" dans sa version initiale brodée à la machine, sur le haut de la manche gauche de leur chemise américaine. (DR)

Sur le point du bateau qui les conduit vers les côtes de France où doit s'accomplir leur destin, les commandos affichent une certaine bonne humeur qui en dit long sur leur désir d'en découdre enfin avec l'occupant. Pourtant, pour la plupart, ils ne connaissent de la métropole que ce que leurs supérieurs leur enseignent leur ordre. L'espèce entraînée un peu plus tôt se poursuit pour eux et ils voient cela comme une sorte de privilège. (DR)



La guerre finie, l'armée française doit être réorganisée autour des unités combattantes, ici, le bataillon FFI "Désir", dont le fanion est visible au premier rang. Le lieutenant-colonel Bouvet, coiffé d'un bonnet de police de couleur américaine, se tient debout, derrière les trois commandos accroupis au premier rang. (DR)

Remerciements :

Les auteurs expriment leurs sincères remerciements à :

M. Gély Bernard, maire du Lavandou ainsi qu'à l'ensemble du Conseil municipal et à M^e Francine Brochot.

Mme Pierre Velsch, Dr Jean Plancke, Émile Cipriano*, Georges Bonnet*, Charles Leccia, Robert Chiazzo, Jean Costeau, les anciens volontaires du Groupe des Commandos d'Afrique qui ont bien voulu nous confier leurs photographies d'archives et leurs témoignages ; au Musée de l'Artillerie,

Ainsi qu'à MM. Paul Gaujac, Sylvain Barraud, Paul Garguillo*, Philippe Giuliani, Thierry Janyer, Jean-Michel Poupon et au Major Richard Maisonneuve du Musée de l'Artillerie à Draguignan ainsi qu'aux magasins "Le bistro vert" et "Ma boutique" à Toulon.

Relecteur : Jean-Patrick André, Olivier André
Crédit photos couverture : © Jean-Patrick André
Crédit photos d'archives : © Pierre Ichik, Commandos d'Afrique

conception graphique et réalisation

Imprimerie Messaud

Sécher d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Messaud en juin 2014
Tél. 04 94 16 78 34

Dépot légal à Paris